

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LA CÉRAMIQUE

(SUITE ET FIN)

VI

Renaissance allemande.

HANS KRAUT



A faïence à relief, alors qu'elle commençait à décliner en Italie et en France, restait florissante en Allemagne, où la Renaissance commencée presque en même temps que

la nôtre, marcha toutefois beaucoup plus lentement; elle se résume, quant à l'art céramique, dans le nom de Hans Kraut, comme la Renaissance italienne dans celui de Luca della Robbia et la Renaissance française dans celui de Palissy. La signature de Hans Kraut et la date de 1578, se trouvent sur un de ces poêles admirables qui étaient tout un monument, le sommet servant de lit dans les jours froids de l'hiver, tandis que trois marches, placées sur le côté, conduisaient à un fauteuil de faïence monumental où se tenait le maître de la maison. Quant à la masse de l'édifice, elle est, dans le poêle de Hans Kraut, divisée par des pilastres à reliefs d'une ornementation charmante qui la séparent en régions verticales, coupées horizontalement par d'autres bandes en saillie; les compartiments résultant de cette disposition sont remplis par des plaques à sujets de l'Ancien et du Nouveau Testa-

ment, tantôt émaillées en vert, tantôt mêlées de teintes brunes, orangées, blanchâtres. Des figures mythologiques, des personnages historiques ressortent dans ces compositions qui relèvent de l'architecture.

Du maître potier, Hans Kraut, on sait peu de chose, sinon qu'il mena la vie errante des artistes de son temps, dont les noms se trouvent allemands sur de la faïence italienne, italiens sur des grès de Flandre, et que ses concitoyens l'accusèrent de sorcellerie, ne s'expliquant une telle habileté que par quelque commerce avec le diable.

Nuremberg était renommée entre toutes les villes d'Allemagne pour ses faïences; des vases à portraits, rehaussés d'émaux et d'or, d'une richesse incomparable, sont sortis de ses fabriques. La majolique prospérait aux bords du Rhin, s'embellissant d'armoiries caractéristiques, de légendes en lettres gothiques. Dès 1424, les grès cérames que connurent ensuite la France et l'Angleterre, furent fabriqués en Bavière par la comtesse Jacqueline, fille de Guillaume VI de Hollande, qui, veuve du dauphin de France, mariée successivement au duc de Brabant, au duc de Gloucester et à François Borselen, tous vivants, occupa dans la forteresse de Teylingen les loisirs d'une existence désabusée en pétrissant des cruches. Sans doute, d'autres mains s'y étaient exercées avant ces mains principales.

Au XVI^e siècle, l'art des grès cérames avait fait de grands progrès; les cruches, les canettes de Cologne et de Creussen sont de véritables chefs-d'œuvre en différents genres, sévère ou brillant, harmonieux ou riche. Les pièces héraldiques, servant de supports, font également grand honneur à la fabrication allemande. Elle était d'un style beaucoup plus élevé que celle de Flandre,

avec laquelle on l'a longtemps confondue; les grès flamands n'ont rien d'architectural; leur ornementation est capricieuse. Ceux de France suivent dans ses transformations la terre vernissée; les échantillons que nous en avons sous forme d'aiguères ou de hanaps, ne portent ordinairement ni légendes ni personnages; les fleurs de lis y abondent accompagnant soit le blason royal ou des armes de ville, soit des fleurons de fantaisie.

VII

La porcelaine dure.

FRÉDÉRIC BOETTGER

Tandis que la faïence et les grès représentaient en Europe l'art céramique tout entier, la Chine, maîtresse depuis des milliers d'années de ces deux inventions, cultivait en outre plus récemment l'art de la porcelaine que n'avaient soupçonné aucun des maîtres potiers de l'Occident. Cet art existait chez elle dès l'an 185 avant Jésus-Christ, et fut transporté au Japon par les Coréens avant le premier siècle de notre ère. La porcelaine, à partir de cette époque, subit des perfectionnements qui furent surtout remarquables aux environs de l'an 1000, lorsque fut fondée la célèbre fabrique impériale, appelée King-te-tchin. Les missionnaires ont parlé au XVIII^e siècle de cette immense fabrique qui comptait plus d'une lieue de long, qui méritait le nom de ville et où ne vivaient pas moins de dix-huit mille familles, en tout plus d'un million d'âmes. La nuit on eut dit une immense fournaise : elle avait en effet trois mille fourneaux en activité; la production, merveilleusement variée, atteignait un chiffre fabuleux.

On sait que la porcelaine de Chine se compose d'une argile blanche, le kaolin qui provient de la décomposition du feldspath; pour former la couverte, une autre roche à peu près semblable qui offre des grains cristallins, le *pe-tun-tse* est employé.

Il y a donc identité parfaite entre ces deux éléments d'une résistance, d'une blancheur et d'une sonorité égales. La pâte non couverte peut cuire seule et donner la matière charmante, si précieuse pour modeler les figures, que l'on nomme le *biscuit*. Rarement la porcelaine reste blanche. Qui ne connaît ces camafeux bleus tenus en si haute estime, et les vases à peinture polychrome qui tirent leur nom, chrysanthémo-péonia, de la prédominance, dans les médaillons réservés, des chrysanthèmes et de la pivoine, et les fameuses familles verte, rose, etc., et les céladons craquelés ou à fleurs, et les genres truité, soufflé, à grains de riz, que sais-je? Il y aurait des volumes à écrire sur les seuls sujets inventés dans

cette patrie par excellence du symbole. Puis nous aurions à vanter, selon leur mérite, le vieux Japon préféré encore par nombre d'amateurs à son aïeule la porcelaine de Chine, cette porcelaine d'Imari, d'Owari, de Kaga, de Kioto, de Tamba, de Yédo, ces porcelaines artistiques, ornées de fleurs et d'oiseaux impériaux, ces porcelaines à mandarins si diverses, ces porcelaines translucides vitreuses, minces au point que l'on se demande comment on a pu les tourner et les cuire, ces porcelaines laquées (1), burgautées (2), fond noir à décorations agrestes, ces porcelaines à fleurs dites de l'Inde. Et il nous resterait encore après cette longue énumération, bien incomplète pourtant, à donner rang aux anciens vases coréens avec leurs décors persans qui séduisent par un caractère de grandeur et de simplicité.

Longtemps l'Europe ignore l'existence de tous ces trésors; il fallut au XIII^e siècle les voyages du Vénitien Marco Polo et les récits qu'il en fit, pour qu'on apprit à connaître la Chine à travers une sorte de légende qui rencontrait autant d'incrédulités que de curieux.

Au XVI^e siècle, des relations furent établies par les Portugais avec la Chine et le Japon. En même temps que des descriptions plus merveilleuses encore que celles de Marco Polo sur le pays de la porcelaine, où les monuments même étaient recouverts de cette matière précieuse (car la tour de Nankin avait été reconstruite dans l'intervalle avec des revêtements féériques), les Portugais apportaient force échantillons qui décidèrent aussitôt des transactions commerciales considérables. Ce fut dans toute l'Europe un véritable délire, on ne rêvait que magots, chimères et couvertes de demi-grand feu.

Il va sans dire que si les cargaisons expédiées en Europe développaient le goût des amateurs, elles éveillaient la plus vive émulation parmi les industriels. Longtemps ils cherchèrent en vain; ce fut un alchimiste allemand qui découvrit en Saxe, vers la fin de l'année 1705, la nouvelle pierre philosophale. Sa vie, sans être aussi intéressante que celle de Bernard Palissy, est plus extraordinaire encore.

Frédéric Boettger, né à Schleiz, dans le bailliage de Reuss, était fils du directeur de la monnaie qui, comme tous les adeptes du *grand art*, si nombreux à cette époque, chercha le moyen de faire de l'or. Cette préoccupation avait succédé à celle de la panacée universelle, et, malgré l'extravagance de cette double chimère, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle conduisit à de grands résultats ceux-là même qu'elle égaraient à la poursuite d'un but illusoire, car on lui

(1) La laque est la gomme résine qui exsude de certains arbres.

(2) Le burgau est une espèce de coquille.

doit presque toutes les découvertes de la médecine et de l'art, faites par accident en cherchant autre chose.

Le vieux Boettger, alchimiste convaincu, avait légué à son fils encore enfant, la suite de ses travaux, et Frédéric déjà très intelligent et très réfléchi se promettait bien de trouver le précieux métal, quand le second mari de sa mère, homme de bons sens et d'humeur terre à terre, crut mettre fin à ses rêveries en lui donnant un état. Dès l'âge de quinze ans, Frédéric fut envoyé chez un pharmacien de Berlin, nommé Zorn.

Bien loin de contrarier les projets du jeune garçon, cette carrière de pharmacien les servit; il avait à sa disposition un laboratoire où il travaillait souvent toute la nuit en s'aidant d'un manuscrit sur la transmutation des métaux. Ce travail nocturne dans le laboratoire se faisait aux dépens de Zorn qui découvrit en outre que son aide, toujours perdu dans les nuages de l'abstraction, dosait fort mal les médicaments. Il mit Frédéric à la porte et ne consentit à le reprendre que six mois plus tard, par pitié pour la misère profonde où il était tombé. Frédéric avait promis qu'il renoncerait à la chimie, mais il n'eut pas le courage de tenir parole. Comme on le traitait de fou, il fit taire les moqueries en invitant quelques ralleurs à une expérience, et ce jour-là le dépit ou la vanité le conduisit à une imposture qu'il expia du reste cruellement par la suite. Un tour adroit d'escamotage jeta quelques parcelles d'or dans le creuset.

Les savants s'émurent. On apprit à la cour de Prusse qu'un enfant avait trouvé le moyen de fabriquer de l'or, et Frédéric-Guillaume, qui avait grand besoin de cet métal pour payer les fêtes somptueuses de son couronnement, voulut voir le précieux lingot qui fut déposé depuis dans la bibliothèque de Berlin.

Boettger redoutant une célébrité qu'il ne serait pas en état de soutenir et qui se terminerait par quelque catastrophe, se déroba aux honneurs qu'on lui promettait et alla vivre caché dans la mansarde d'un ami, jusqu'au moment où il lui parut possible de gagner l'université saxonne de Wittenberg. Là, il feignit de vouloir étudier la médecine, mais le gouvernement prussien, qui avait l'œil sur lui, ne souffrit pas qu'il restât dans cette retraite. Engagé d'abord avec bonté à rentrer dans son pays, il allait y être contraint par violence quand la cour de Saxe le prit sous sa protection. L'Électeur Auguste II^e était alors en Pologne dont on venait de l'élire roi, et le prince de Furstenberg, qui, en son absence remplissait les fonctions de régent, croyait avec ferveur à la transmutation des métaux; il lui sembla que Boettger pouvait rendre de puissants services à la Saxe dans sa lutte contre la Suède.

Tel fut le secret de l'accueil plus que bienveillant que la cour de Dresde fit au malheureux

imposteur, tandis que le roi de Prusse voyait avec désespoir celui qu'il appelait « la poule aux œufs d'or » lui échapper. Boettger né sur les domaines des comtes de Reuss, n'était pas sujet prussien. Frédéric-Guillaume ne pouvait donc exiger l'extradition de l'aventurier, qui, sur ces entrefaites, disparut. En réalité il était prisonnier dans le Hofgarten, traité d'ailleurs avec les plus grands égards et pourvu de fortes sommes qui devaient être consacrées à ses essais d'alchimie. Aucune communication avec sa famille ni ses amis ne lui était permise, et à la fin des supercheries répétées auxquelles la peur l'entraînait maintenant, il entrevoyait la potence. Sa santé s'altéra gravement. Le prince de Furstenberg le fit soigner avec une bonté sans pareille qui n'était point, on peut le croire, désintéressée.

L'électeur, impatient d'entrer en possession des trésors promis, vint, au plus fort de la guerre ruineuse avec Charles XII, voir lui-même l'alchimiste sur lequel reposaient ses dernières espérances. Il le trouva malade, à demi-fou, menaçant de se tuer. Les médecins ne pouvaient dire si ses paroxysmes étaient simulés ou réels; ils prescrivaient des distractions, une vie plus libre. Boettger, enfermé jusque-là, eut la permission de se promener dans le parc et de recevoir quelques personnes sûres, quoique le secret de sa présence à Dresde fut si rigoureusement gardé qu'on ne l'appelait jamais par son nom, et que sa mère elle-même ignorait quel avait pu être son sort depuis qu'il avait disparu de Wittenberg. Le roi de Prusse s'était servi d'elle cependant pour découvrir le lieu où l'on cachait cet homme qui seul dans le monde avait le pouvoir de créer le nerf de la guerre, mais l'instinct maternel avait été aussi impuissant que les ruses de la politique.

Trois années se passèrent: Boettger tenait toujours le prince de Furstenberg en haleine par des expériences mensongères. L'électeur était distrait de la recherche de l'or par les défaites répétées qu'il forçaient finalement d'abandonner Varsovie; enfin sa déchéance du trône de Pologne fut prononcée. Au milieu de l'émotion causée par de tels désastres, Boettger trouva moyen de tromper la vigilance de ses gardiens et s'enfuit.

Arrêté à Ems, il fut soumis à une captivité plus rigoureuse qu'auparavant. Il n'y avait pas moins de dix-sept personnes chargées de le surveiller, et, durant ses promenades dans le jardin, une sentinelle armée le guettait d'une fenêtre, avec ordre de tirer au premier mouvement suspect. Cependant l'électeur faisait observer à son prisonnier qu'il ne tenait qu'à lui d'obtenir, en livrant sa recette, la liberté qu'il paraissait souhaiter. La conduite d'un prince aussi éclairé que l'était Auguste II prouve assez quelle foi l'on avait encore au commencement du

xviii^e siècle dans le « Grand Œuvre ». A force de ruse Boettger réussit de nouveau à gagner du temps. Dans l'automne de 1705 il remit à Auguste un long rapport qui subsiste aujourd'hui dans les archives de Saxe, et qui paraît avoir été écrit avec sincérité. La situation d'esprit de ce demi-imposteur était en effet singulière. Il croyait à la possibilité de faire de l'or, il concentrait toute son attention sur ce but, bien qu'il trompât par des subterfuges, que la peur ne suffit pas à excuser, les puissants personnages qui s'intéressaient à ses tentatives.

En essayant des compositions d'argile de toute sorte il employa enfin une terre rouge d'Okrilla près Meissen; cette argile lui avait été apportée par le comte de Tschirnhausen, minéralogiste distingué, que la volonté royale lui avait imposé pour adjoint, et qui devint son ami. Avec l'argile d'Okrilla furent fabriqués des creusets capables de résister à une très haute température, et la matière qu'il en retira présentait des caractères de beauté, de solidité, qui rappelaient la porcelaine de Chine. L'électeur fut charmé d'une pareille découverte en attendant mieux; mais Boettger n'y gagna pas plus de liberté. Lors de l'invasion des Suédois en Saxe on eut soin de lui comme d'un trésor qu'il importait de cacher; conduit sous escorte dans la citadelle de Königsstein, il poursuivit ses travaux dont le seul résultat fut le perfectionnement d'une porcelaine rouge.

Après la conclusion de la paix, le bastion dit de la Jeune Fille où il fut ramené à Dresde, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la terrasse de Brühl, devint une manufacture de laquelle sortirent des produits envoyés d'abord en présents aux différentes cours étrangères.

Tschirnhausen osa représenter au roi que cette découverte imprévue en valait bien une autre, et que les connaissances en chimie du rêveur qui n'avait pas réussi à faire de l'or, pourraient être sérieusement utilisées. Auguste était généreux; il pardonna à Boettger ses longs mensonges en faveur de son succès final, et bientôt l'inventeur de la porcelaine de Saxe put placer sur la porte de son laboratoire l'inscription suivante :

« Le tout puissant Créateur a fait un potier d'un fabricant d'or. »

Cependant, malgré la variété des argiles que produit le sol de la Saxe, d'une richesse singulière sous ce rapport, les efforts de Boettger et de Tschirnhausen réunis n'obtenaient pas encore la pâte blanche translucide des Chinois; ce ne fut qu'après la mort de l'un des collaborateurs que le hasard mit celui qui survivait en possession du kaolin qui devait parachever la découverte.

On raconte qu'un maître de forges, nommé Schnorr, se promenant un jour à cheval aux environs d'Aue, fut étonné de voir les pieds de son cheval enfoncer dans une argile blanche,

molle, et d'une finesse telle qu'il pensa que cette substance pourrait remplacer l'amidon dont on se servait pour poudrer les perruques. La terre de Schnorr pénétra chez Boettger à titre de poudre à friser; il reconnut la précieuse matière qui lui avait manqué jusque-là, et Jean Schnorr dut s'engager par contrat à fournir son argile sans en rien distraire pour l'exportation, à la fabrique royale, qui, du bastion de la Jeune Fille, s'était transportée à Meissen. Boettger fut nommé directeur de cette fabrique, mais l'électeur qui se méfiait toujours de sa fidélité, non pas sans quelque raison, ne lui rendit liberté entière qu'en 1714. Jusque-là il ne quittait sa résidence de Dresde qu'accompagné d'un gardien; du reste les précautions les plus rigoureuses étaient prises pour que son secret ne transpirât pas au dehors.

Tous ceux qui étaient employés dans la manufacture devaient prêter serment, et la moindre trahison était punie du cachot à perpétuité. Boettger n'en essaya pas moins de vendre aux Prussiens les procédés de fabrication que l'électeur lui avait cependant payés fort cher, car il avait reçu à plusieurs reprises durant sa captivité plus de 150,000 thalers; mais cet homme de l'esprit le plus aimable, le plus vif et le plus séduisant, manquait de principes. Les longues années de prison qu'il lui fallut subir n'étaient pas faites pour le moraliser. Il n'avait d'autres distractions que les excès du vin et de la bonne chère, et il en abusait. La mort, en le prenant très jeune encore, le 3 mars 1719, lui épargna le châtimement qui eût suivi certainement la découverte de sa correspondance avec Berlin.

Les malheurs de Frédéric Boettger furent, il faut l'avouer, sans proportion avec ses fautes; à ce titre il mérite la pitié. Ce qui reste de ses porcelaines peut rivaliser pour la forme et les couleurs avec les porcelaines orientales.

Horold qui lui succéda comme directeur de Meissen, inaugura le style européen; Kandler, sculpteur habile, y ajouta les guirlandes en relief; Linderer eut la spécialité des oiseaux et des insectes. La guerre de sept ans fit le plus grand tort à la fabrique de Meissen, qui ne se releva qu'au prix de sacrifices considérables; en 1765 le style de Sèvres fut appliqué aux productions allemandes et renouvela leur succès qui dure encore aujourd'hui, bien que l'usine s'applique surtout à contrefaire ses anciens produits. Il n'est personne qui ne connaisse les caractères de la porcelaine de Saxe: ce sont des compositions rocaille où la richesse prédomine plutôt qu'un goût très pur, des candélabres, des girandoles surchargées de fleurs, des figures d'animaux, des grotesques; la peinture en est d'un soin minutieux, et les sujets brillent par une extrême variété.

VIII

La porcelaine anglaise

JOSIAH WEDGWOOD

Avec Wedgwood, qui fit faire de si grands progrès à la céramique en Angleterre, nous sommes bien loin de la « furie française » de Bernard Palissy et des spéculations d'un alchimiste allemand; la persévérance, le bon sens pratique, un inflexible attachement au devoir caractérisent avant tout ce patient travailleur. Avant lui la Grande-Bretagne était quelque peu en arrière dans l'art de la poterie.

Le Staffordshire produisait, depuis le XVI^e siècle, des grès (*stone ware*) dans le genre de ceux d'Allemagne; les Hollandais avaient importé à Lambeth leurs admirables faïences de Delft, bleues le plus souvent, parfois brillantes, à l'égal des porcelaines orientales, du triple éclat du bleu, du rouge et de l'or; à Wrotham, dans le Kent, on fabriquait des terres brunes à dessins géométriques, à Bradwell une poterie rouge et dure; certaines pâtes marbrées de Fulham imitaient des formes chinoises; enfin à Burslem il existait en 1730 une manufacture de poterie assez grossière, dirigée par Thomas Wedgwood, père de douze enfants parmi lesquels Josiah.

Celui-ci, très souffreteux, ne put recevoir la robuste éducation au grand air qui est donnée d'ordinaire à la jeunesse anglaise; il n'en fut que plus studieux, profitant avec avidité de toutes les occasions de s'instruire. La mort de son père, qui laissa la famille dans une gêne profonde, le priva des avantages de l'école; il fut comme ses frères employé à des travaux manuels dans la fabrique; la plupart des poteries de Burslem étaient moulées; cependant les théières et d'autres vases restaient aux soins du tourneur, et Josiah excellait dans cette branche de travail. La petite vérole, qui lui laissa de cruelles infirmités, le força d'y renoncer; il trouva le temps ainsi de s'adonner au dessin et à des expériences qui lui permirent d'imiter le porphyre mieux qu'on ne l'avait encore fait. Comme son frère aîné, cependant, n'encourageait nullement ses inventions, il chercha un associé moins timide; sous sa direction la fabrique de Cliff-Bank donna des produits très remarquables, mais la mauvaise foi de ceux qui l'employaient força Wedgwood à les quitter.

Il ne forma une nouvelle association que sous la réserve de garder pour lui seul le secret des procédés qu'il parviendrait à découvrir. En peu de temps il réussit non seulement à trouver une glaçure beaucoup plus belle que l'émail verdâtre du Staffordshire, mais encore il mérita l'admiration des connaisseurs par le goût et la variété qu'il apportait dans l'ornementation de ses vases. Une chute de cheval, en réveillant

avec une nouvelle violence l'affection dont sa jambe avait été atteinte déjà pendant plusieurs années, le força de reprendre le lit. Cette réclusion fut occupée par des travaux intellectuels de toute sorte qui l'initierent plus que jamais aux beautés de l'art antique. La chimie, aussitôt qu'il put s'y remettre, lui suggéra en outre d'ingénieuses combinaisons; en 1758 il prenait seul la direction d'une petite fabrique située à Burslem, et que l'on connaissait sous le nom d'Ivy-House. Pauvre et malade, Wedgwood était obligé de restreindre sa fabrication aux objets d'une vente facile. Cependant l'imitation parfaite d'une pièce d'émail bleu de Delft lui acquit un commencement de renommée parmi les nobles propriétaires des environs, qui lui firent des commandes fréquentes. Il se servait pour les exécuter d'un pyromètre de son invention qui lui permettait de constater à quel degré de chaleur ses pièces étaient soumises dans le four où il les faisait cuire. Wedgwood perfectionna nombre d'instruments et en inventa de nouveaux; en même temps il composait le genre de glaçure connue aujourd'hui sous le nom de *china glaze*, et les argiles de Dorset et de Devon mélangées avec du silex lui donnaient une pâte légère qui se prêtait à l'ornementation la plus délicate. Mais que de peines pour arriver à ces résultats sans ressources suffisantes, par le seul effet de la volonté personnelle!

Les routes autour de son usine étaient impraticables, la population ouvrière du Staffordshire s'adonnait à l'ivrognerie, à toutes les grossièretés. Par une discipline sévère Wedgwood réussit à moraliser ces brutes; les premières sommes un peu considérables qu'il gagna furent consacrées à la fondation d'une école; enfin ce fut grâce au mouvement qu'il imposa pour ainsi dire à tous les manufacturiers du comté, que le Parlement consentit à l'amélioration des chemins.

Une des terribles crises qui le condamnaient si souvent à l'immobilité fut cause de sa liaison avec Bentley. Tandis qu'il était cloué sur un lit de douleur dans une auberge à Liverpool, son médecin le mit en rapport avec ce jeune homme chez qui de longs voyages en Italie et en France avaient développé le goût de l'art au plus haut degré. Bentley, quoi qu'il appartint à une famille noble, s'était consacré au commerce, comme le font tant de cadets en Angleterre où l'industrie est honorée par toutes les classes de la société. Chez son nouvel ami, Wedgwood rencontra les hommes les plus distingués du temps dans les arts et dans les lettres; l'impulsion donnée ainsi à ses hautes facultés lui suggéra de nouveaux progrès. Ce fut alors qu'il créa les ravissants médaillons à fond noir sur lesquels se détachent des bustes et des bas-reliefs d'un blanc translucide et ces imitations exquises de l'antique où les figures en biscuit s'enlèvent sur un fond bleu doux.

La reine Charlotte vit ces merveilles et s'en déclara la protectrice; elle donna son nom à la *Queen's Ware*, qui est restée célèbre.

Par la suite, une intime association se fonda entre Wedgwood et Bentley; le premier resta chargé de la fabrication à Ivy-House, tandis que le second représentait à Londres les intérêts communs.

Les deux amis réussirent de concert à obtenir la réalisation d'une grande mesure d'intérêt public dont ils furent les premiers à profiter: le canal de Great Junction qui, reliant la Tamise, la Severn et la Mersey, unit la mer du Nord à l'Océan atlantique.

Au milieu de son succès, le pauvre Wedgwood avait toujours à lutter contre les tortures que lui causait sa maladie; ce fut lui-même qui, pour y mettre fin, proposa l'amputation de cette jambe qui avait fait de son existence tout entière un martyre. La mort d'un de ses enfants coïncida avec sa lente convalescence. Brisé de douleur, il ne se départit jamais de la plus admirable résignation chrétienne. Les soins de sa femme, un modèle de tendresse et de bonté, l'aiderent à vivre. Une fois rétabli, le manufacturier fit bâtir, non loin de Burslem (1770), la fameuse fabrique d'Etruria qui est un village tout entier.

Au milieu des fêtes de l'inauguration, Wedgwood façonna lui-même ses premiers vases de basalte en porcelaine noire illustrée de figurines antiques. Peu après, le peintre Flaxman lui apporta le concours précieux de son talent si pur; grâce à lui, il put rivaliser avec l'art des Etrusques. L'imitation parfaite du fameux vase de Portland, trouvé dans un sarcophage près de Rome, mit le comble à la renommée d'Etruria qui avait à Chelsea un dépôt très fréquenté par le grand monde. La noblesse anglaise favorisa par tous les moyens possibles les efforts de l'inventeur. Celui-ci, malgré les obstacles que peut apporter une santé déplorable, persistait bravement dans ses recherches et dans ses travaux.

Pendant des mois il fut en danger de perdre la vue. Sans murmure il accepta le supplice des ténèbres éternelles, en s'étudiant, comme il disait, à voir avec ses doigts. La délicatesse du toucher était devenue chez lui si extraordinaire qu'il lui suffisait de promener la main sur un objet d'art pour juger de l'ensemble. Les yeux guérirent, mais d'autres infirmités l'obligèrent par la suite à laisser la direction d'Etruria à ses fils qu'il avait élevés d'ailleurs dans l'amour du travail et le culte du beau. De souffrances en souffrances, il arriva au terme d'un long martyre, qui ne l'avait pas empêché d'être le plus laborieux des hommes. Mais il ne mourut pas tout entier. La manufacture de Wedgwood, qui s'est continuée de père en fils, suit dignement les traditions de son illustre chef, dont le buste sculpté par Flaxman, figurait dans notre dernière

exposition internationale au milieu d'ouvrages qu'il aurait pu signer. Le premier rang, toutefois est aujourd'hui en Angleterre, à l'usine de Minton, absolument incomparable dans ses produits, depuis les carreaux de revêtement jusqu'à la pâte tendre, où un artiste de premier ordre, Solon, jette ses compositions d'une ravissante originalité.

Remarquons que la France et la Grande-Bretagne, furent seules à cultiver l'art exquis de la porcelaine tendre à l'époque où les divers états d'Allemagne, la Russie, le Danemark, etc., achetaient de quelques transuges les secrets de la porcelaine de Saxe, et que cette porcelaine tendre ou *fritée* fut inventée dans chacun des deux pays par des méthodes particulières.

IX

Porcelaine tendre française.

Le premier échantillon de porcelaine tendre européenne sortit, au xvi^e siècle, du laboratoire de François I^{er} de Médicis, mais cette tentative n'eut pas de suites, et cent ans plus tard la France cherchait un secret que plusieurs potiers crurent avoir découvert, sans accomplir en réalité autre chose que d'insignifiants progrès. La première porcelaine tendre qui fut livrée au commerce, s'inscrivit sous le nom de porcelaine de Saint-Cloud; elle est blanche, laiteuse, très transparente, souvent décorée, en camaïeu bleu, d'arabesques de goût français, parfois, en émaux plus vifs, de dessins chinois. La porcelaine de Lille est moins fine; celle de Chantilly tend à imiter la porcelaine coréenne, celles de Sceaux et de Menecy se rapprochent quelquefois des compositions de Sévres; il y eut encore des manufactures à Orléans, Etioles, Arras, etc. La fabrique de Vincennes fut fondée en 1740, afin de créer une concurrence à la Saxe; en 1753, le roi s'intéressa pour un tiers dans les frais de l'établissement qui prit le titre officiel de manufacture royale de porcelaine de France.

En 1756, la manufacture fut transférée à Sévres, et bientôt Louis XIV, ayant remboursé la compagnie à laquelle elle appartenait, en devint seul propriétaire. On sait de quelle renommée jouirent et jouissent encore les groupes en biscuit, modelés par Falconnet, Pajou et Clodion, et quelles couleurs splendides furent trouvées par les chimistes du temps: le bleu de roi plus riche que le lapis-lazuli, le bleu turquoise, le rose Pompadour et ces tons si doux, si fondus, auxquels se mariaient délicieusement des décorations de fleurs, d'emblèmes, de miniatures variées.

En 1768, le kaolin fut découvert par madame Darnet, femme d'un chirurgien de province; elle trouva près de Saint-Yrieix une terre blanche et onctueuse qui lui parut pouvoir servir

dans le blanchissage du linge. Son mari pensa que cette terre était susceptible d'un tout autre emploi et la montra à un pharmacien de Bordeaux par l'intermédiaire duquel l'échantillon passa entre les mains du chimiste Macquer, le promoteur de la porcelaine dure à Sèvres. Cette trouvaille qui eut une si grande influence sur notre industrie céramique n'enrichit pas madame Darnet, car celle-ci, en 1825 était dans la misère. Le roi lui assura une pension qu'il eût été juste de ne pas faire attendre si longtemps.

Il y a en France plusieurs carrières dans lesquelles on exploite le kaolin. Les plus belles se trouvent à Marcognac, près de Saint-Yriex, dans le département de la Haute-Vienne. Leurs produits envoyés à Sèvres se transforment en chefs-d'œuvre sous la main d'artistes de premier mérite.

Nous avons signalé les caractères de la porcelaine tendre; sur la porcelaine dure, les peintures ont plus de vigueur, mais aussi plus de sécheresse, l'émail restant à la surface, tandis que dans la pâte tendre les oxydes colorants pénètrent le vernis.

Vers la fin du règne de Louis XVI, les deux poteries translucides marchèrent à Sèvres sur le même rang. La fabrique royale ne fut pas atteinte par les tourmentes révolutionnaires. Sous la Convention, des représentants du peuple qui avaient à leurs ordres un inspecteur chargé de conduire les travaux, la dirigeaient.

Lors du Consulat, le savant Brongniart fut nommé directeur de Sèvres. La manufacture lui doit son Musée céramique renfermant deux collections, l'une de toutes les porcelaines et faïences de France, l'autre de toutes les porcelaines étrangères. On y voit même des spécimens de l'art céramique du Nouveau Continent qui attestent une intéressante ressemblance entre cette antique poterie américaine et les terres cuites égyptiennes. En dehors des poteries trouvées dans le Guatemala et au Mexique, le Pérou a fourni, parmi une énorme quantité de fétiches informes dont la laideur barbare était probablement réglée par quelque loi religieuse, des vases d'une réelle beauté : leur aspect soulève d'importants problèmes relatifs à la dispersion des races.

Mais ce qui enchante le visiteur au Musée de Sèvres, c'est la réunion très complète des modèles de vases, services, statues, etc., confectionnés dans la manufacture depuis sa fondation. Le perfectionnement des procédés de coulage permet d'obtenir des plaques de porcelaine d'une dimension suffisante, pour qu'on puisse y reproduire les compositions des grands peintres, et chaque année la collection de tableaux de ce genre augmente, grâce au concours d'artistes distingués, attachés spécialement à la manufacture. N'exagérons pas la valeur de ces reproductions. Tout en leur rendant justice, il faut avouer

que la peinture sur porcelaine ne se prête pas à une manière de faire beaucoup plus large que celle de la miniature; aussi trouvons-nous en somme que l'usage le plus convenable qu'on en puisse faire, est pour l'ornement des vases de toute sorte. Néanmoins, nul ne peut nier l'utilité des copies inaltérables de certains chefs-d'œuvre de nos Musées, à la condition qu'on mette à ce travail la conscience d'une madame Jaquotot, par exemple.

Madame Jaquotot, honorée de tant de récompenses sous l'Empire et la Restauration, réussit toujours, lorsqu'elle interpréta un peintre, à rendre avec fidélité le caractère même du maître qu'elle reproduisait. Elle consultait les anciennes gravures, les copies des différentes époques, afin de pouvoir restaurer un ouvrage en partie effacé, sans rien changer à l'inspiration originale. Ses copies d'après Raphaël sont doublement précieuses par la conscience et par le talent; il faut la citer éternellement comme modèle à ceux qui suivent la même voie, avec son contemporain Abraham Constantin.

Quant aux tableaux de fleurs et de fruits, personne ne les a reproduits avec plus de succès que Jacobber. La liste serait longue, d'ailleurs, des peintres de Sèvres. Quelques-uns, tel que Froment, sont arrivés à transporter sur le biscuit les effets de la fresque.

Après la manufacture de Sèvres, et à une grande distance naturellement, nos fabriques de porcelaine les plus remarquables sont celles du Limousin, et du Berry.

Les fabriques de Paris viennent ensuite avec leurs charmantes fantaisies, parmi lesquelles les statuettes de genre, les fleurs en porcelaine aussi légères que nature, et les biscuits avec dentelles-relief, qui s'obtiennent au moyen de vraies dentelles couvertes de pâte. Au feu, la dentelle brûle, ne laissant que la porcelaine délicate comme elle-même et qui reproduit ses moindres détails.

Les environs de Paris, la Champagne, Gien et Briare, Lunéville, Bordeaux méritent d'être cités au même rang. On compte aujourd'hui en France 102 fabriques de porcelaine, faisant un chiffre d'affaires de 43,600,000 francs. Encore ne parlons-nous pas des faïences que fabriquent les départements de la Nièvre, de Meurthe-et-Moselle, de la Seine-Inférieure, de la Loire-Inférieure, des Alpes-Maritimes, etc., ni de ces belles terres cuites employées de plus en plus dans la décoration des édifices.

L'industrie céramique française était triomphalement représentée à l'Exposition de 1878; on se rappelle les faïences d'art sorties de Choisy, de Creil et de Bordeaux.

C'est toujours aux expositions internationales qu'il faut revenir, pour pouvoir, par la comparaison, établir le degré de supériorité de chaque peuple. Sèvres, dans le temple charmant qui lui

avait été élevé en 78, par un architecte d'infinitement de goût, M. Crépinet, dominait l'Europe entière comme une reine qui trône au-dessus de toute rivalité, de toute révolution, assise sur sa renommée passée, sur sa gloire présente, en voie de progrès toujours.

Souveraine, aussi à sa manière, était la céramique du Japon qui a, une fois pour toutes, enterré l'art chinois et dont l'influence nous enveloppe de plus en plus à la manière d'une fascina-

tion magique. On l'a dit avec raison : le mot de l'époque est *japonisme*. Ce vieil Orient mystérieux, non content de nous avoir précédés en toutes choses, trouve encore le moyen de rajeunir, de se moderniser sans déchoir, de se renouveler sans rien emprunter à personne : vieux comme le monde, il est à la mode. Quelle beauté, sauf la sienne, peut se vanter d'un pareil privilège?

TH. BENTZON.

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

NORMANDS ET NORMANDES

PAR MADAME DE WITT-GUIZOT

Un beau volume in-8°. Paris, 5 fr., Départ 5 fr. 50 fr.

Madame de Witt publie en ce moment une Histoire de France, tirée des chroniqueurs et des anciens historiens de la monarchie; ce travail révèle le tact le plus sûr, l'érudition la plus complète et un talent tout à fait grave, hors ligne, digne enfin du nom illustre qu'elle porte; elle a trouvé moyen, au milieu de ces grands labeurs, d'écrire pour la jeunesse des scènes historiques, qui ont le double mérite d'être vraies et d'être intéressantes : elle n'a rien ajouté à l'histoire, elle l'a laissée dans sa sincérité, mais en la dramatisant, elle l'a rendue plus accessible aux jeunes intelligences.

Quatre scènes historiques forment ce volume; la première retrace les incidents de la première jeunesse de Charles VI, l'isolement de ce pauvre orphelin, au milieu de ses proches parents ambitieux et cupides, sa première et seule bataille à Roozebeke, et enfin, son précoce mariage avec l'altière Isabeau de Bavière. Madame de Witt peint avec un relief singulier cette cour du XIV^e siècle, et les scènes dont elle est le théâtre finissent sur de tristes prévisions, car Isabeau est reine de France.

La seconde scène, *Roi et Mère*, nous montre Louis XI, ce roi bourgeois, ce roi habile, dont les vues sont déjouées par une Normande, qui défend son bien le plus cher, sa fille. Elle ne veut pas la marier à un affidé du roi, elle veut l'établir *rue du Gros-Horloge*, à Rouen, tout simplement, tout paisiblement, et elle réussit, en dépit de Louis XI, qui rit lui-même de son insuccès. Joli et spirituel récit.

Celui qui le suit est plus sombre; c'est la tragique histoire des trois filles de lord et lady Grey, des petites-nièces de Henri VIII, des cousines de

Marie Tudor et d'Élisabeth d'Angleterre : l'aînée, Jane, mariée à lord Guilford Dudley, porta un instant la couronne d'Angleterre, avant de porter sa tête sur l'échafaud; madame de Witt nous la retrace dans sa grâce, sa fierté, avec une intelligence ornée et avide de culture, et on plaint profondément cette touchante victime que l'ambition de ses proches poussa au trône et au tombeau. Sa sœur, lady Catherine, épousa en secret le comte d'Hertford, un des favoris de la jalouse Élisabeth, et, pour sauver son honneur, elle dut elle-même révéler son mariage à cette vindicative princesse; aucune clémence, aucune bonté n'anima jamais l'âme de la fille de Henri VIII; lady Catherine Grey, comtesse d'Hertford, fut enfermée dans un cachot de la Tour, elle y devint mère, elle y mourut, accablée de douleur, et son mari et son fils périrent également dans cette sombre prison. La troisième des sœurs, lady Mary Grey, épousa en secret un humble officier de la reine; son mariage fut révélé, son secret trahi, et elle aussi, pendant trois ans, alla de forteresse en forteresse, et expia le crime d'appartenir à la race des Tudor, le crime de pouvoir donner des héritiers au trône qu'occupait Élisabeth. Elle mourut captive, disant :

« La dernière goutte du sang royal va cesser de couler. Sa Grâce n'a plus affaire qu'à la reine d'Écosse! Que le Seigneur tout-puissant ait pitié d'elle! »

Il est difficile de rendre le charme et la sensibilité de ce beau récit. Nos lectrices trouveront des larmes pour le malheur de ces royales filles, et une vive admiration pour l'auteur qui fait ainsi revivre le passé.

Le quatrième récit, dans lequel s'encadre une antique légende, celle de la chasse de Saint-Romain, est intéressant aussi, mais il n'émeut pas comme l'histoire des *Trois Sœurs tragiques*.

M. B.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Le Louvre.



U milieu des conjectures des historiens, on entrevoit que du VIII^e au X^e siècle, le lieu ou la résidence qu'on appelait *Louvre* (*lupara*) fut tout ensemble un rendez-vous de chasse (une *louveterie*) bâti au bord de la Seine, dans une forêt près de Paris, et une forteresse servant à commander le cours du fleuve et à protéger la ville contre les incursions des Normands. On pense que déjà le *Louvre* était une maison royale, en ne donnant toutefois à ce mot qu'un sens très restreint, car le logement du roi proprement dit y tenait peu de place : les grands espaces étaient occupés par des potagers, des colombiers, des poulaillers, et, dans les bâtiments, par la panneterie, la pâtisserie, l'échansonnerie, etc. Dulaure rapporte, dans son *Histoire de Paris*, que plusieurs lettres et ordonnances, datées de cette forteresse par les rois qui y résidaient, portent les mots : *apud Luparam, propé Parisios*, au Louvre, près de Paris.

Philippe-Auguste agrandit le *Louvre*; pour en augmenter les moyens de défense, il fit construire au centre une grosse tour (1204) qui servit successivement de trésor et de prison d'État, et que les historiens du temps appellent la *Tour Neuve*. Louis IX y fit disposer dans l'aile occidentale une grande salle qui fut longtemps appelée la chambre de saint Louis; cette salle, restaurée par Charles V, servit aux réceptions d'ambassadeurs et aux cérémonies de l'hommage féodal.

Suivant Littré, on ne connaît pas la signification du mot *Louvre* donné au château qui s'appelait jadis *Lupara*. Parmi les étymologies douteuses qui ont été proposées, il en est une cependant qui ne semble pas tout à fait dépourvue de vraisemblance : *lupara* peut avoir été formé de *lupus*, loup, et signifier *louveterie*, rendez-vous de chasse situé dans un bois fréquenté par les loups.

Le *Louvre* ne fut compris dans la ville de Paris que par le mur d'enceinte commencé sous Charles V en 1367, et achevé sous Charles VI

en 1383. Charles V, qui résida au *Louvre*, y établit, dans une tour dite de la *Librairie*, la première bibliothèque publique; elle renfermait presque mille volumes. Il y fit aussi construire de nouveaux appartements où, parmi de riches salons, celui dit des *Joyaux* renfermait plus de 700 kilog. d'or ouvré, 226 diamants, 179 rubis, 1218 grosses perles, 79 saphirs et 56 émeraudes.

Charles VII, Louis XI et Charles VIII habitèrent rarement le *Louvre*; son dernier hôte royal fut Charles-Quint (1539), lors de son passage à Paris. Au lieu de recevoir l'empereur à l'hôtel des Tournelles, François I^{er} avait voulu le loger dans le palais de la vieille royauté française.

Au XVI^e siècle, l'architecture féodale de Philippe-Auguste fit place à l'architecture de la Renaissance; l'ancien château-fort disparut. Il consistait en une masse carrée de bâtiments irréguliers, enfermée dans une muraille flanquée de tours, et défendue par un fossé. Outre qu'il avait un sombre aspect, ce château, ou plutôt cette forteresse, était alors dans le plus complet délabrement. Les réparations trop considérables qu'on avait dû y faire pour recevoir Charles-Quint furent en pure perte.

François I^{er} entreprit de le reconstruire sur un tout autre plan. L'exécution du nouvel édifice, destiné à devenir l'un des plus beaux palais de France, fut confiée à l'architecte Pierre Lescot (1) et au sculpteur Jean Goujon, deux artistes animés du même esprit et unis par la plus étroite amitié. De 1540 à 1548, car les travaux furent continués sans interruption pendant la première année du règne de Henri II, Lescot construisit la partie appelée le *Vieux Louvre*, c'est-à-dire le corps de bâtiment à l'Ouest qui se dirige perpendiculairement à la Seine depuis le pavillon dit de l'*Horloge*, et le corps en retour parallèle au fleuve jusqu'à l'entrée méridionale. C'est dans ce palais, devenu la résidence royale par excellence, que demeurèrent François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII : la mort de Henri II, dans son fatal tournoi avec

(1) Dans les ouvrages où il est parlé de Pierre Lescot et de son œuvre, cet artiste est souvent désigné sous le nom d'*Abbé de Clagny*, nom qui lui venait de ce qu'il possédait la seigneurie de Clagny, près de Versailles.

Montgommery, avait fait fuir l'hôtel des Tournelles.

La galerie qui longe la Seine et qui relie le Louvre aux Tuileries, commencée sous Charles IX et achevée sous Henri IV et Louis XIII, est due à Androuet Ducerceau et à Metezeau. C'est aussi sous Louis XIII que fut élevé par Lemercier le pavillon de l'horloge, et que furent commencés les bâtiments formant la cour. Louis XIV les continua, et Claude Perrault éleva, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, la fameuse colonnade. Interrompus dans la dernière partie du XVII^e siècle et durant tout le XVIII^e, les travaux du Louvre ne furent repris qu'au commencement du XIX^e, sous la direction des architectes Percier et Fontaine, qui achevèrent les bâtiments de la cour, et exécutèrent la plus grande partie des travaux intérieurs. L'achèvement de la jonction du Louvre et des Tuileries et les constructions de la place du Carrousel ont été exécutés, sous Napoléon III, par les architectes Visconti et Lefuel.

Lorsque Louis XIV eut construit le château de Versailles, la Cour déserta le Louvre, et dès lors ce palais cessa d'être la demeure des souverains : il renferme maintenant toutes nos richesses artistiques, toutes nos collections d'antiquités ; il est devenu le temple du Beau.

Déjà, avant que la royauté eût abandonné le Louvre, l'Académie française y fut installée à sa naissance (1635) au premier étage du corps de bâtiment construit par Lemercier ; et successivement les Académies des Inscriptions, de Médecine, d'Architecture, des Sciences, et l'Imprimerie royale y reçurent l'hospitalité. Peu à peu aussi, les collections des dessins des maîtres y furent réunies, et enfin, à la Révolution, le Louvre devint définitivement le sanctuaire des arts et de l'érudition. Ajoutons que Henri IV avait eu la pensée, en fondant la grande galerie (1), d'y loger tout ce qu'il y avait de plus célèbres en fait d'artistes, de plus habiles en fait d'artisans, et que cette généreuse pensée fut réalisée pendant longtemps par ses successeurs.

Champ-du-Mensonge.

Lodewig-le-Pieux, gouverné par sa seconde femme Judith, fut longtemps en lutte avec ses trois fils du premier lit : Lothar, roi d'Italie,

Peppin, roi d'Aquitaine, et Lodewig-le-Germanique, roi de Bavière.

Après la campagne sans profit comme sans gloire qu'il fit dans l'hiver de 832, contre son fils Peppin, l'empereur s'était retiré à Aix-la-Chapelle dans l'espoir d'y trouver un peu de repos. Au lieu de cela, il apprit que ses trois fils, ligüés de nouveau contre lui, étaient en marche pour venir lui demander à main armée le maintien des anciens partages. Le pape Grégoire IV accompagnait Lothar, dans l'intention, disait-il, de rétablir la paix entre le père et les enfants, et en menaçant d'excommunier l'empereur et les prélats de son parti s'ils repoussaient l'intervention pontificale.

L'empereur se prépara à se défendre : ses fidèles, comme tous ceux qui s'étaient dévoués aux intérêts de Judith et de son jeune fils Karle, se groupèrent autour de lui ; et, au commencement du printemps, il arrivait à Worms (833) avec une imposante armée franco-germanique. Ses trois fils avaient opéré leur jonction en Alsace, près de Colmar, dans une plaine appelée Rothfeld, c'est-à-dire Champ rouge. L'empereur marcha à leur rencontre, et là les deux armées se trouvèrent en présence. Les négociations, où l'aigreur se mêlait le plus souvent aux paroles de paix, n'aboutirent à aucun résultat. On était décidé des deux parts à recourir aux armes, lorsque Grégoire IV fit en personne une dernière tentative de conciliation (24 juin). L'empereur, malgré sa piété et son respect pour les évêques, reçut froidement Grégoire. « Si je ne te rends pas les mêmes honneurs qu'aux papes tes prédécesseurs, lui dit-il, si je ne célèbre point ton arrivée par des hymnes et des cantiques, c'est que tu n'es point venu comme eux pour une bonne cause. — Ma cause est bonne, répondit Grégoire, puisque je suis venu pour rétablir la paix et la concorde. Cette paix, je dois l'enseigner à tous les hommes, la porter en tous lieux. » Le pape ayant enfin convaincu l'empereur de ses bonnes intentions, des propositions furent échangées par son intermédiaire. Mais ses efforts n'eurent point de succès, et lorsque les partisans de Lodewig virent que tout espoir d'accommodement et de paix était perdu, ils abandonnèrent leur empereur : presque tout ce peuple qui était venu avec lui s'écoula comme un

(1) « Nous avons eu cet égard à la construction de notre galerie du Louvre, d'en disposer les bâtiments en telle forme que nous y puissions commodément loger quantité des meilleurs ouvriers et plus suffisants maîtres qui se pourroient rencontrer, tant de peinture, sculpture, orfèvrerie, horlogerie, et

sculpture en pierreries, qu'autres de plusieurs et excellents arts, tant pour nous servir d'eux, comme pour être par ce même moyen employés par nos sujets en ce qu'ils auroient besoin de leur industrie, et aussi pour faire comme une pépinière d'ouvriers de laquelle, sous l'apprentissage de si bons maîtres, il en sortiroit plusieurs qui, par après, se répandroient par tout notre royaume, et qui scauroient très bien servir le public. » (Lettres patentes du 22 décembre 1608.)

torrent vers le camp des rois confédérés (1). Cette désertion eut lieu dans la nuit du 29 au 30 juin; quand le jour parut, le vieux monarque n'avait plus à ses côtés que sa femme Judith, son jeune fils Karle, son frère Drogo, archevêque de Metz, quelques comtes et abbés, et une petite

(1) « La négociation patente du pape avait servi, à son insu, à masquer des négociations d'une autre nature : toutes les passions politiques et particulières avaient été habilement travaillées; les leudes franks s'étaient laissé séduire sans peine; la plupart des évêques, naguère si superbes et si intraitables, avaient oublié leurs récentes protestations de résistance, et cédé, non point aux « droits » du pape, mais aux promesses et aux menaces de Lothar. » (Henri Martin. — *Histoire de France.*)

troupe de gens de guerre qui s'apprétaient à défendre leur maître contre l'envahissement de sa tente, lorsque l'empereur leur dit : « Allez vers mes fils; je ne veux pas que vous souffriez dans votre vie ou dans vos membres à cause de moi. » Ils se retirèrent en pleurant, et, dans sa détresse c'est à ses fils que Lodewig-le-Pieux demanda de le protéger contre les outrages populaires. « A la suite de ces tristes événements, le nom de Rothfeld (champ rouge) fut changé en celui de Lugenfeld (Champ du Mensonge) » à cause de tous ceux, disent les chroniqueurs, qui avaient promis fidélité à l'empereur, et qui faussèrent honteusement leur parole en ce lieu. »

CHARLES ROZAN.

(A suivre.)

ALINE DE CHANTERIVE

(SUITE)



es réflexions furent interrompues par l'arrivée au salon d'une jeune femme encore, malgré les boucles de cheveux blancs qui l'accompagnaient son pâle visage. Elle avait le front haut et intelli-

gent, les yeux d'une tendresse infinie; dans lesquels se peignait une parfaite droiture. Ses traits réguliers et délicats, sa physionomie spirituelle, pleine de douceur et de bonté, sa taille mince et un peu au-dessous de la moyenne offraient un contraste frappant avec les riches proportions et le visage brillant de santé de mademoiselle de Chanterive, grande, brune aux yeux vifs et noirs, à l'opulente chevelure, aux dents éblouissantes de blancheur.

« Votre bonne grand-mère vient de se réveiller, chère Aline, dit la dame pâle d'une voix harmonieuse, qui trahissait cependant une secrète souffrance; le sommeil lui a fait du bien, et vous pouvez aller la voir. »

« Quel bonheur ! s'écria la jeune fille en se levant avec vivacité; il est trois heures déjà, et je ne t'ai point encore vue d'aujourd'hui, moi qui ai tant de choses à lui dire. »

ment de madame de Chanterive. La dame pâle la suivit des yeux avec un sourire triste, mais bienveillant.

« Cette exclamation : quel bonheur ! m'a rappelé ma pauvre Hélène, dit-elle en essuyant une larme; mais la voix d'Aline, quoique fraîche et pure, n'a pourtant pas la douceur qu'avait celle de mon enfant, pas plus que son visage aux traits si réguliers ne possède la beauté idéale, le charme inexprimable de celui d'Hélène. »

Tout en faisant ces réflexions, madame de Surveilliers rejoignit Aline dans la chambre de la grand-mère.

« Que je serai donc heureuse, disait la jeune fille à son aïeule, quand vous serez tout à fait guérie et que vous pourrez reprendre votre vie habituelle ! C'est si triste de manger sans vous, de me promener sans vous, et de ne point aller au bal parce que vous êtes malade ! »

— Est-ce qu'il est question de bals au mois d'avril ? répondit en souriant la bonne madame de Chanterive, tout en lissant de sa main amargie les épais bandeaux de sa petite-fille.

— Mais certainement, grand-mère; il paraît même qu'ils sont encore plus amusants que pendant l'hiver, assure madame Verdier, qui vient de vous faire visite pour nous inviter, vous et moi, à un grand bal qu'elle va donner bientôt.

— Madame Verdier ? je ne connais personne de ce nom, répondit la vieille dame.

— Ce n'est pas étonnant, grand-mère, elle n'habite que depuis quelques mois la villa Esmé-

ralda, à quatre ou cinq kilomètres de votre château de Monplaisir.

— La villa Esméralda! je n'ai jamais entendu parler de villa dans les environs; il n'y a que des maisons de campagne.

— C'est absolument la même chose, grand-mère, répondit en riant la jeune fille; seulement le nom de villa sonne mieux à l'oreille, et madame Verdier ou de Verdier, qui est une femme très comme il faut et qui a une grande fortune, m'a dit Annette, a adopté ce nom-là pour son habitation. Elle reçoit, du reste, chez elle les gens les plus distingués de la ville et des environs: la comtesse d'Espinhal, mesdames du Coudray, de Carnoules et bien d'autres encore, dont vous connaissez depuis longtemps la famille doivent assister à la fête.

— Et tu aurais envie d'aller à ce bal, fillette?

— Grande envie, bonne-maman, d'autant plus que cette excellente madame Verdier, apprenant que vous étiez malade, retarde de huit jours ses invitations, dans l'espoir que vous serez guérie d'ici là.

— C'est vraiment trop aimable de la part d'une personne que je n'ai jamais vue; mais elle nous connaît sans doute de réputation, et cela aura suffi, ajouta-t-elle avec un sentiment de vanité satisfaite.

— J'en conclus qu'il faut que vous guériez bien vite, dit Aline, si, comme j'en suis sûre, vous désirez me procurer ce plaisir.

— As-tu besoin d'une toilette neuve, d'une coiffure, d'un bijou? lui demanda madame de Chanterive.

— Non, non, ma bonne grand-mère, j'ai absolument tout ce qu'il me faut.

— Est-elle raisonnable, cette petite! dit la vieille dame en la baisant au front.

Madame de Surveilliers, qui n'avait pris aucune part à la conversation, leva presque imperceptiblement les épaules, puis elle dit:

« Je viens de recevoir une lettre de mon frère: il va demander un petit congé, il est très possible qu'il arrive bientôt. »

— C'est une bonne nouvelle que vous nous donnez, ma chère nièce, dit madame de Chanterive, j'aime tant cet excellent Maurice; il est si bon, si aimable! Mon mari avait aussi pour lui beaucoup d'affection.

— Il lui en a donné bien des preuves, reprit madame de Surveilliers.

— Et toi, ma chère petite, tu vas être bien contente de revoir ton cousin? dit la grand-mère.

— Sans doute, répondit froidement Aline; c'est un officier très distingué, à ce que j'ai entendu dire.

— Et un homme de cœur, reprit vivement la grand-mère; avec quelle affection, quelle patience, quel dévouement ce cher Maurice nous a aidés à soigner mon pauvre frère dans sa dernière maladie! Ah! s'il avait voulu me croire, au

lieu d'entrer à Saint-Cyr et d'aller faire la guerre en Algérie, il serait toujours resté avec nous en ce château, où sa présence nous aurait été aussi utile qu'agréable.

— Il se serait ennuyé auprès de nous, balbutia la jeune fille.

— Je ne le crois pas, dit madame de Surveilliers, qui, pendant cet entretien, n'avait pas cessé d'attacher son regard doux et pénétrant sur le visage d'Aline, pour y découvrir sa pensée intime; je ne puis le croire; car Maurice revient toujours ici avec plaisir.

— Et nous le recevons de même », reprit la grand-mère.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Annette vint avertir sa jeune maîtresse que M. Dumontel venait d'arriver au château, envoyé par madame de Verdier, pour prendre des nouvelles de la santé de madame de Chanterive, et qu'il demandait la permission de se présenter.

« Qu'il vienne », répondit vivement Aline, sans même prendre le temps de consulter madame de Surveilliers, qui travaillait près de la fenêtre.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois. C'était un beau parleur; et, quoique ses manières ne fussent pas absolument celles de la bonne compagnie, et que l'exagération de ses compliments fût un peu ridicule, il ne manquait pas tout à fait de savoir-vivre. En partant, il dit à la jeune fille:

« Ma tante attend l'entier rétablissement de madame de Chanterive pour lancer ses lettres d'invitation; je suis heureux de lui porter la bonne nouvelle de l'amélioration qui s'est produite depuis quelques jours dans cette précieuse santé; permettez-moi de venir m'en informer de temps en temps. »

— Nous serons reconnaissantes de cette attention, monsieur », dit-elle.

Le beau Félix profita si bien de la permission, que peu de jours s'écoulèrent sans qu'on le vit au château, et il ne manquait jamais d'animer ses visites par des propos joyeux, des historiettes amusantes et par l'expression de son admiration, non dissimulée, pour la beauté, l'esprit, et les talents de Mademoiselle Aline.

Madame de Chanterive elle-même commençait à le prendre en amitié.

« Il a beaucoup d'esprit, et de gaieté et le jugement très sain », dit-elle plusieurs fois.

Madame de Surveilliers seule s'abstenait de faire son éloge.

Le jour du bal arriva enfin; rien ne fut épargné à la villa Esméralda pour qu'il fût magnifique: l'orchestre était excellent, le salon décoré avec goût, les rafraîchissements exquis et offerts avec profusion; mais il ne s'y trouva ni la comtesse d'Espinhal, ni mesdames du Coudray et de Carnoules, ni marquis, ni vicomtes, ni aucune des personnes désignées par Annette à sa jeune ma-

tesse; soit qu'elles n'eussent pas été comprises dans les invitations de madame Verdier, soit qu'elles n'eussent pu ou voulu s'y rendre. En revanche, il y avait un certain nombre de jeunes et jolies femmes et beaucoup d'étudiants en droit, plus ou moins bien élevés, plus ou moins bons danseurs, au milieu desquels le beau Félix brillait comme la lune en son plein au milieu des étoiles.

Quant à mademoiselle de Chanterive, elle était fort gaie ce jour-là et dans l'épanouissement de sa beauté : sa robe brochée d'or n'avait point de rivale, aucune toilette n'était comparable à la sienne.

Le triomphe de son amour-propre fut complet; ce fut elle dont le carnet se remplit le plus vite, elle encore qui mena le cotillon avec le beau Félix, qui ne tarissait pas en compliments à brûle-pourpoint, en exclamations admiratives sur la grâce et l'esprit et la beauté de sa partenaire; et la pauvre enfant, naïve encore comme on l'est à son âge, respirait à pleins poumons tout cet encens; comme le corbeau de la fable, elle ne se sentait pas de joie.

Enfin les premiers rayons du jour firent pâlir les bougies; les danseuses avec leurs robes chiffonnées, les fleurs fanées, le visage terni par la fatigue malsaine d'un bal trop prolongé, s'enveloppèrent de châles ou de manteaux et s'enfuirent au plus vite. Mesdames de Chanterive, qu'une élégante calèche attendait au bas du perron, partirent les dernières, reconduites jusqu'à leur voiture par madame Verdier, et comblées d'attentions par M. Dumontel, qui se voyait déjà, en imagination, possesseur d'Aline et de ses douze cent mille francs de dot.

L'air était doux et pur; des gouttes d'eau, brillantes comme des diamants, pendaient à chaque feuille des arbres; les fleurs, ranimées par cette rosée bienfaisante, entr'ouvraient leur calice, exhalant les parfums les plus suaves. Cette matinée charmante, le calme de la belle nature reposèrent la jeune fille, rafraîchirent son sang, la dégrisèrent, si l'on peut se servir de ce terme, et la portèrent à réfléchir : elle jeta les yeux sur sa grand-mère, qui s'était assoupie sur les coussins de la voiture; et, la voyant pâle et défaite, elle comprit combien cette nuit d'insomnie, passée tout entière au bal, pouvait avoir été fatigante pour une convalescente de cet âge; elle se reprocha le vif désir qu'elle avait témoigné d'aller à ce bal; et, si la complaisance de sa grand-mère à l'y conduire était cause d'une rechute, d'une maladie plus longue et plus grave... Sa pensée n'osa pas aller plus loin. Aline frémit, car un soupir douloureux vint confirmer ses appréhensions : elle prit la main de sa grand-mère, et cette pauvre petite main ridée lui sembla froide comme le marbre, à travers le gant qui la recouvrait.

« Mon Dieu ! que je souffre ! » murmura la vieille dame.

— O grand-mère chérie, qu'avez-vous donc ? Que sentez-vous ? » s'écria la jeune fille, en s'agenouillant devant elle, sans respect pour sa robe brochée d'or, ni pour les fleurs dont elle était garnie.

Madame de Chanterive balbutia quelques mots inintelligibles, puis sa tête retomba sur sa poitrine : elle était évanouie.

En cet instant, le galop d'un cheval se fit entendre à une distance qui ne pouvait tarder d'être bientôt franchie ; la jeune fille mit la tête à la portière, et reconnaissant le cavalier, s'écria émue :

« Maurice ! accours bien vite, grand-mère se meurt ! »

Maurice sauta à bas de son cheval et s'élança dans la voiture, cherchant à consulter le pouls de la malade.

« As-tu un flacon de vinaigre, dit-il à sa cousine, des sels, quelque chose pour la ranimer ? »

— Rien, rien du tout, répondit-elle en se désespérant ; « mais il y a près d'ici une grande bastide où l'on pourrait trouver des secours. »

On s'y rendit à la hâte; elle appartenait à des paysans fort à leur aise; la maîtresse du logis connaissait bien madame de Chanterive, qui l'avait aidée jadis, dans un moment de gêne, de ses conseils et même de sa bourse; elle mit tout le zèle possible à lui donner les soins nécessaires et la fit coucher dans un bon lit bien chaud. Maurice prit la voiture pour aller chercher le médecin, et quand il l'eut amené sans aucun retard, celui-ci trouva la malade un peu ranimée; mais bien faible et bien souffrante; elle avait une fluxion de poitrine.

« Quelle folie, dit le docteur presque en colère, de courir ainsi pendant la nuit, à cet âge et à peine convalescente ! Et vous, mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à Aline, comment n'avez-vous pas eu le bon sens de représenter à votre grand-mère tout le danger de cette imprudence ? »

— Hélas ! docteur, c'est moi-même qui l'ai poussée à la commettre, répondit-elle en fondant en larmes.

— Je m'en doutais bien, reprit-il; c'était vraiment de l'égoïsme.

Puis, se radoucissant en voyant la douleur de la jeune fille : « Heureusement, ajouta-t-il, la maladie est reconnue dès son début, on en trouvera le remède; mais vous êtes condamnée à rester ici pendant plusieurs jours; il ne serait pas prudent de mettre la malade en route dans l'état où elle est maintenant. »

Mathurine, la ménagère, déclara aussitôt que sa maison, tous les siens et elle-même étaient à la disposition de madame de Chanterive; elle avait tout près une cabane très habitable; elle y ferait coucher son fils et son valet.

Maurice dit alors :

— Je vais au château chercher ma sœur et la

femme de chambre de ma tante et tout ce qui sera nécessaire. Quant à toi, cousine, sèche tes larmes, elles ne seraient d'aucun secours; emprunte tes vêtements de Miette, qui est à peu près de ta taille; ta robe dorée serait très incommode pour remplir les fonctions de garde-malade, que tu vas remplir avec ton intelligence et avec ton cœur.

En toute autre circonstance, Aline eût été froissée du ton d'autorité dont ce conseil lui était donné, surtout si elle l'eût comparé aux manières obséquieuses dont on venait d'user envers elle à la villa Esmeralda; mais, en cette occurrence, l'initiative, l'activité, le dévouement de son cousin étaient trop utiles pour qu'elle n'en sentît pas le prix.

« Merci, Maurice, dit-elle avec une douceur qui ne lui était pas habituelle; va et reviens vite, car tu es tout à fait nécessaire pour nous aider à soigner notre chère malade.

— Je pars, répondit-il, le docteur aura bien la bonté de rester jusqu'à mon retour.

Et, s'élançant sur son bon cheval limousin, qui était resté attaché à un arbre, hennissant et piaffant d'impatience, il partit.

Maurice de Chanterive n'avait pas la haute taille, les traits réguliers, et les yeux d'un noir velouté de Félix Dumontel; mais il était assez grand et bien proportionné, ses yeux gris lanciaient parfois des éclairs, ses cheveux bruns couronnaient un large front sillonné par la cicatrice d'une blessure glorieuse, reçue au champ d'honneur, et qui donnait de prime abord à sa physiologie un peu de rudesse, mais elle était bientôt effacée par le plus charmant sourire.

Orphelin de bonne heure, il avait été placé, ainsi que sa sœur déjà grande, devenue plus tard madame de Survilliers, sous la tutelle de son oncle, le capitaine de Chanterive, qui prit soin d'eux, comme s'ils eussent été ses propres enfants. Il avait mis la jeune fille au couvent, à Aix, où elle reçut une très bonne éducation, et le petit Maurice au collège de Tourhon, renommé surtout par les excellents principes que l'on y donnait aux élèves.

Après la mort du capitaine, madame de Chanterive continua à prodiguer aux pupilles de son mari les tendres soins dont ils avaient été constamment entourés; quand l'oncle Jérôme vint se fixer auprès de sa sœur, il les prit aussi en grande amitié; il dota généreusement Amélie, lorsqu'elle épousa M. de Survilliers, et il décida dans sa sagesse que Maurice, dont il appréciait infiniment le bon sens précoce, la droiture naturelle et l'esprit chevaleresque, serait un jour le mari de sa chère petite Aline, sa fille d'adoption; celle-ci avait pour son grand cousin, âgé alors de quinze ans, une tendresse admirative et presque passionnée, que celui-ci lui rendait par toutes sortes de complaisances et par une protection courageuse qui fut plusieurs

fois très utile à la petite fille capricieuse, étourdie et volontaire à l'excès.

On sait déjà par les propos de M. Dumontel, fondés sur une connaissance exacte, sinon complète, que l'oncle Million avait placé sur l'État douze cent mille francs destinés à servir de dot à sa nièce; mais une clause du testament, ignorée du clerc de notaire, prescrivait que cette magnifique dot ne serait délivrée à Aline que le jour de son mariage avec Maurice; que dans le cas où ce mariage n'aurait pas lieu, il ne lui serait compté que deux cent mille francs le jour de sa majorité; que pareille somme serait donnée à Maurice et que les huit cent mille francs restants serviraient à fonder et à entretenir un hôpital où seraient regus dans leurs maladies les pauvres de la contrée.

Maurice n'avait nullement besoin du stimulant de cette grande fortune pour se décider à épouser sa petite cousine; habitué depuis longtemps à la regarder comme devant être sa femme, il avait pour elle une affection calme, mais sincère, qui lui faisait désirer de la voir parfaite et le portait à se montrer quelquefois sévère à son égard, à blâmer ses défauts et à lui faire la leçon. Ce rôle de mentor, qui avait semblé tout naturel à la fillette de dix ans de la part d'un cousin comptant le double de son âge, était importun et paraissait presque ridicule à mademoiselle Aline de Chanterive, quand elle eût atteint sa dix-huitième année et fait son entrée dans le monde avec le prestige de sa beauté, de ses toilettes et de sa fortune; tout cela lui assurait les prévenances intéressées, les flatteries et les compliments outrés de tous les adorateurs du veau d'or, si nombreux dans tous les siècles.

Cette disposition d'esprit avait déjà amené l'année précédente quelques discussions assez vives entre les deux jeunes gens, disputés sans conséquence, qui n'avaient nullement altéré l'affection de Maurice, mais dont Aline gardait cependant un fâcheux souvenir.

Aussi était-ce avec une froideur non dissimulée qu'elle avait appris, de madame de Survilliers, la nouvelle du prochain retour de son cousin, elle qui jadis sautait de plaisir et poussait des cris de joie toutes les fois qu'il revenait au château.

« Quel bon et brave garçon que Maurice! lui dit le docteur, qui connaissait depuis longtemps les projets de la famille; quel excellent mari il sera pour vous!

La jeune fille rougit et ne répondit point, paraissant toute occupée d'arranger les coussins et les couvertures du lit de la malade; puis, épuisée par les fatigues de la folle nuit qu'elle venait de passer, elle s'endormit d'un sommeil fiévreux, irrésistible, la tête renversée sur le dossier de sa chaise.

III

Lorsque Aline se réveilla, la tête lourde et assez mal à l'aise, elle fut surprise de se trouver couverte d'une mante grossière qui l'avait complètement réchauffée, et dans une grande pièce blanchie à la chaux, presque dépourvue de meubles; mais, la mémoire lui revenant, elle se leva bien vite pour regarder sa grand-mère dont la pâleur et l'immobilité l'effrayèrent. En cet instant le coucou placé dans un coin de la chambre sonna dix fois, et Aline, se souvenant qu'elle n'avait point donné à la malade de quart d'heure en quart d'heure, comme l'avait expressément recommandé le docteur, la potion qu'il avait prescrite, se frappa le front de désespoir.

« Misérable que je suis ! dit-elle, cette prescription essentielle, je ne l'ai point exécutée ! »

— Heureusement que je suis arrivé à temps pour te suppléer, juste au moment où le docteur était obligé de s'en aller », dit une voix qui la fit tressaillir.

Maurice entra dans la chambre, une fiole à la main.

« Pourquoi le médecin ne m'a-t-il pas réveillée avant de partir, au lieu de te charger de ma besogne ? dit-elle toute confuse. »

— Sans doute parce que, te connaissant de longue date, il comptait peu sur ton exactitude », répondit-il d'un ton de reproche.

Puis, se radoucissant aussitôt, il ajouta :

« Pauvre enfant, va te reposer dans la chambre à côté, tu y trouveras un lit, et à ton réveil de quoi te vêtir plus convenablement. »

Elle obéit sans mot dire; mais au fond du cœur elle était mécontente de son cousin et d'elle-même.

« Pourquoi a-t-il toujours raison contre moi ? se disait-elle avec amertume ; je ne serai donc jamais qu'une enfant à ses yeux. »

Une heure après, madame de Surveilliers arrivait à la bastide et s'installait auprès de sa tante; sa bonne volonté, son intelligence et l'habitude qu'elle avait de voir des malades rendaient ses soins précieux; grâce au dévouement du frère et de la sœur, la fluxion de poitrine, traitée hardiment par le médecin dès le premier jour, fut bientôt enrayée, et avant la fin de la semaine madame de Chanterive put être transportée chez elle.

M. Dumontel est venu plusieurs fois demander des nouvelles de mademoiselle, dit Annette à la jeune fille dès qu'elle put lui parler sans témoin.

— Vous a-t-il dit s'il reviendrait bientôt ?

— Non, mais je m'en doute; il a tant de plaisir à voir mademoiselle, et il s'intéresse si vivement à la santé de madame ! »

Dès le lendemain, en effet, le clerc de notaire

venait au château, et, rencontrant Aline dans l'avenue, il se promena quelque temps avec elle.

« Quel est ce grand monsieur avec qui tu causais tout à l'heure ? demanda Maurice à sa cousine, lorsqu'elle fut de retour. »

— M. Dumontel, un excellent valseur, lui dit-elle.

— Est-ce là sa position sociale ? reprit en souriant le jeune officier.

— Peut-être, mon cousin, répondit-elle sur le même ton; il venait savoir des nouvelles de grand-mère dont il avait appris la maladie.

— C'est fort poli de sa part, mais rentre au plus vite, car ma tante est réveillée et demande à te voir. »

Ils revinrent ensemble au château, elle préoccupée de la visite de M. Dumontel et de ce qu'il lui avait dit, et Maurice, tout rejoui de la pensée de voir bientôt sa tante entièrement rétablie et de pouvoir s'occuper, sans plus de retard, de quelques affaires, qui nécessitaient sa présence dans le petit domaine dont il avait hérité de son père.

Quelques jours s'écoulèrent encore, jours de bonheur pour toute la famille et surtout pour madame de Chanterive, qui remerciait Dieu de sa prompte convalescence, et qui témoignait par de doux regards et par les paroles les plus affectueuses, aux trois êtres qu'elle chérissait le plus au monde, sa vive reconnaissance des tendres soins qu'ils lui avaient prodigués.

Maurice partit alors, promettant de revenir dès qu'il aurait signé le bail qu'il devait passer avec un nouveau fermier, et il revint, en effet, plus tôt même qu'il ne l'avait espéré, joyeux d'avoir ainsi un peu plus de temps à passer en famille.

En approchant de Montplaisir, il aperçut de loin le même beau garçon, qu'il avait vu une fois causant avec Aline.

« Quel est ce jeune homme qui paraît venir du château ? demanda-t-il au fils du jardinier, occupé à cueillir des fraises sous les grands arbres du parc. »

— Est-ce que monsieur le capitaine ne connaît pas encore M. Dumontel ? dit le petit Jacques en regardant l'officier d'un air étonné.

— Et comment le connaîtrais-je ? dit Maurice; il n'est pas du pays, je pense.

— C'est qu'il vient presque tous les jours au château, et qu'on dit comme ça, qu'il va se marier avec mademoiselle Aline.

— Ah ! on dit cela, répondit le capitaine; eh bien, je crois qu'on se trompe. »

Et il continua à cheminer. Peu d'instant après les deux jeunes gens se rencontrèrent presque face à face; Félix salua le premier avec un certain embarras, qui n'échappa point à la perspicacité du capitaine, tenue en éveil par les paroles de petit Jacques.

« C'est vraiment un beau garçon que ce Du-

montel, mais sans distinction aucune, se disait Maurice, tout en lui rendant son salut. D'où sort-il? qui est-il? où a-t-il connu ma cousine, et qu'est-ce qui a pu donner lieu à des commérages, qu'il serait peut-être bon d'arrêter tout court? Aline est encore une enfant, elle est étourdie, elle peut avoir été imprudente, mais la réputation d'une jeune fille est une fleur délicate, on ne saurait prendre trop de précautions pour que rien ne la puisse ternir. »

Tout en faisant ces réflexions, Maurice arrivait au château, où mesdames de Chanterive et de Surveilliers furent agréablement surprises de le revoir plus tôt qu'elles ne s'y attendaient.

« Où est Aline? demanda-t-il après un moment d'entretien.

— Au salon peut-être, dit sa grand-mère, ou au jardin, occupée à cueillir des fleurs ou à courir après les papillons; elle a eu si peu de plaisirs depuis ma maladie qu'elle doit éprouver le besoin de se distraire.

— Je vais à sa recherche, dit le jeune homme. »

Il sortit aussitôt et trouva sa cousine assise sous un berceau de chèvre-feuille et occupée à considérer un objet qu'elle cacha précipitamment.

La petite scène qui eut lieu à cette occasion ne fut alors connue que d'eux seuls; mais quand ils sortirent du berceau un quart d'heure plus tard, on eût pu s'apercevoir qu'Aline avait les yeux rouges et que Maurice était de fort mauvaise humeur.

Le reste de la journée s'écoula tristement; le soir venu, Maurice se plaignit d'un grand mal de tête et se retira dans son appartement, où il passa une très-mauvaise nuit, tantôt marchant à grands pas, tantôt cherchant vainement le sommeil.

Enfin les premières clartés de l'aurore parurent à l'horizon, les petits oiseaux gazouillèrent sous la feuillée, et Maurice entendit deux fois, coup sur coup, les hennissements de son beau cheval limousin, qui semblait l'appeler du fond de l'écurie.

« Pauvre Amice, murmura-t-il, nous allons nous séparer pour longtemps, pour toujours peut-être, car le pays où je vais retourner n'est pas celui qui convient à ta race; mais je sais bien qu'on aura grand soin de toi ici. »

Il s'habilla sans trop de précipitation, sa résolution était prise. Sa toilette achevée, il s'assit devant son secrétaire et écrivit ce qui suit :

« Chère et bonne tante,

« Pardonnez-moi de m'éloigner sans vous faire mes adieux, je ne saurais vous dire de vive voix ce qui se passe dans mon cœur, il m'est plus facile de vous l'écrire. Je n'ai point oublié vos bontés pour moi, ni celles de votre excellent frère; vous m'avez tous deux traité comme un

fil, et vous avez mis le comble à vos bienfaits en me destinant pour femme votre chère Aline. L'espérance de resserrer encore les liens qui m'attachent à vous m'a été longtemps bien chère, et, dans ce moment même, ce n'est pas sans une profonde tristesse que je renonce à ce bonheur. Je reconnais que je ne mérite point de faire un si brillant mariage, que je n'ai aucune des qualités qui pourraient plaire à ma cousine; enfin que je dois toujours être pour elle un parent affectueux et dévoué, mais que je dois borner là mes prétentions et la laisser libre de choisir à son gré un mari parmi les nombreux adorateurs que sa grande fortune et ses qualités personnelles ne peuvent manquer de lui attirer.

« Veuillez donc, chère tante, agréer avec les excuses de votre pauvre neveu, la vive assurance de sa tendresse filiale et de son éternelle reconnaissance.

» MAURICE DE CHANTERIVE. »

Maurice mit sa lettre sous enveloppe sans la cacheter et se rendit à l'appartement de sa sœur.

« Déjà levé, lui dit-elle en lui tendant la main; Est-ce que tu vas à la chasse aux alouettes? »

— Je vais partir, répondit-il, et je viens te faire mes adieux.

— Partir, lui dit-elle péniblement surprise, et pour quel pays?

— Pour la Suisse, pour l'Italie, peut-être, à moins que je ne retourne tout simplement en Afrique pour y rejoindre mon régiment.

— Mais dans quel but? par quel caprice? quel motif?

— Celui de rompre sans bruit avec Aline. Lis ce que j'écris à ma tante, dit-il, en remettant à sa sœur la lettre qu'il avait faite, et tu me comprendras.

— N'est-ce pas une résolution trop précipitée? dit-elle après avoir lu sa lettre avec beaucoup d'attention.

— Non, répondit-il d'un ton ferme. Tant qu'Aline n'a été qu'une enfant, j'ai attribué à la légèreté, naturelle à cet âge, tous les défauts de son caractère, ses caprices, son humeur impérieuse, son amour excessif, du plaisir, son égoïsme surtout, égoïsme qui lui a fait, dernièrement encore, exposer la santé de sa grand-mère pour la satisfaction d'aller au bal et d'y recevoir de fades compliments dont elle est d'autant plus assaillie qu'elle en est plus avide, et qu'elle ne saurait cacher le plaisir qu'ils lui font.

— Tu es trop sévère pour Aline, mon frère; ses défauts proviennent peut-être plus de son éducation que d'une mauvais naturel. Songe donc que la pauvre jeune fille a été gâtée toute sa vie : par sa grand-mère, par l'oncle Jérôme qui raffolait de cette enfant; par ses institutrices, surtout après que l'une d'elles eut perdu son emploi pour lui avoir fait une verte semonce, bien méritée; par les domestiques, qui voulaient s'attirer la

bienveillance de leurs maîtres en flattant leur idole. Est-il étonnant après cela qu'Aline, élevée dans le luxe et l'oisiveté, ait presque perdu le sentiment du devoir; qu'elle se laisse aller à une coquetterie instinctive, dont trop de femmes, hélas! apportent le germe en naissant. Je suis portée à croire que l'homme intelligent et bon, qui, avec beaucoup de tendresse, mais aussi beaucoup de fermeté de caractère et de suite dans les idées, entreprendrait de refaire cette éducation manquée, aurait beaucoup de chances de réussir.

— Il lui faudrait encore pour cela, reprit Maurice, d'autres qualités, que je n'ai point, une patience à toute épreuve, une indulgence excessive, et, avant tout, il lui faudrait être aimé, et je ne le suis pas; Aline me l'a dit hier au soir avec une franchise dont je n'ai pas été flatté. Tu comprends, ma chère Amélie, qu'après cet aveu, il ne me reste plus qu'à me retirer, en mettant en apparence tous les torts de mon côté, comme doit le faire un homme d'honneur; je crois l'avoir fait par la lettre que je viens de te montrer, et que je te prie de transmettre. Il m'en coûte infiniment d'agir ainsi. Je sens quel chagrin je vais causer à ma bonne tante en contrariant son vœu le plus cher; d'autant plus que d'après le singulier testament de l'oncle Jérôme la brillante fortune d'Aline sera considérablement diminuée, si je ne l'épouse pas; enfin je t'avoue aussi que, sans éprouver une de ces passions insensées qu'on ne voit guère que dans les romans, j'ai toujours eu pour elle une affection véritable, une tendresse de cœur intime, qui ne me laissera jamais indifférent à son sort. Je tremble en pensant au danger qui menace cette jeune fille, naïve encore et si complètement fascinée par la flatterie, qu'elle s'indigne de la remontrance la plus amicale; dans cette disposition, elle peut devenir la proie de quelque avide coureur de dot, de quelque intrigant, qui ne l'épouserait que pour sa grande fortune et la rendrait malheureuse.

Des renseignements qui me sont parvenus sur un certain Dumontel, qui s'est déclaré depuis quelque temps l'admirateur passionné de notre petite cousine, m'ont inspiré ces réflexions, que je te livre afin d'éveiller ton attention et, par ton intermédiaire, celle de notre bonne tante.

Maintenant, ma bien-aimée sœur, reçois mes adieux.

Et il s'éloigna le cœur gros.

Restée seule dans sa chambre, fort affligée de ce qu'elle venait d'apprendre et de ce départ inattendu, madame de Survilliers s'approcha de la fenêtre pour voir encore un instant son frère chéri, la plus grande affection qui lui restât au monde.

Madame de Survilliers avait été fort belle jadis; mais, quoiqu'elle n'eût que trente-sept ans, sa beauté avait disparu. Ses traits conservaient encore leur régularité; mais son teint avait perdu sa fraîcheur; ses beaux cheveux châtains

avaient pris une teinte argentée, et l'éclat de ses yeux, si brillants autrefois, s'était éteint sous l'abondance des larmes.

C'est qu'elle avait été bien malheureuse, la pauvre femme! Dans l'adolescence elle avait perdu son père et sa mère; mariée toute jeune à un homme distingué, qui avait su gagner son cœur, elle l'avait vu mourir dans ses bras après deux ans de souffrances, d'une maladie de langueur. Il lui restait une fille, unique fruit de leur trop courte union, un ange au doux et charmant visage, à l'âme plus belle encore! mais qui portait dans son sein le germe funeste de la maladie de son père; elle mourut toute résignée, affligée seulement du chagrin que sa mort allait causer à sa pauvre mère.

La douleur de madame de Survilliers fut de celles que les mots ne sauraient exprimer, mais elle fut féconde. Loin de se livrer au désespoir, elle se dit que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de mettre en pratique le dernier conseil de sa fille, qu'elle regardait comme une sainte; elle se demanda quelque temps si elle entrerait dans un couvent de carmélites pour s'y livrer aux exercices de pénitence pendant le reste de ses jours, mais à cette époque le choléra envahit le petit village de Béret, sur le flanc duquel était située sa maison de campagne, et cette circonstance décida de sa vocation.

« Je serai la garde-malade de tous ceux qui en manquent, se dit-elle, et si le choléra m'atteint, si je succombe, j'irai rejoindre au ciel ma fille et mon mari. »

Jamais sœur de charité ne se montra plus zélée, plus infatigable; madame de Survilliers prodigua son temps, son argent, sa santé, et, après deux mois de cette vie de sacrifices, elle fut atteinte elle-même du terrible fléau: la maladie fut longue et douloureuse, mais elle n'en mourut point, comme elle l'avait espéré; elle revint à la vie, elle recouvra la santé et employa l'une et l'autre à secourir d'autres misères, à consoler d'autres douleurs.

Cependant son existence, quoique solitaire, n'était pas dépourvue d'intérêt ni même de charme; son frère Maurice prenait d'assez fréquents congés et passait auprès d'elle tout le temps qu'il ne consacrait pas à madame de Chanterive, dont le château était à une assez courte distance de Béret pour permettre des allées et venues presque journalières; c'était le bon temps de madame de Survilliers, qui allait aussi quelquefois à Montplaisir, où sa bonne tante était toujours charmée de la voir. Elle n'y restait pas longtemps, trouvant ce séjour trop mondain pour une recluse, une demi-religieuse, comme elle prétendait l'être; mais dans les moments difficiles, si l'on avait besoin d'un bon conseil, ou si la grand-mère ou la petite-fille venait à tomber malade on la réclamait à grands cris, et elle accourait aussitôt. Elle connaissait

donc mieux que personne les défauts d'Aline et la faiblesse de la grand-mère; elle avait même essayé plusieurs fois de faire séparément à l'une et à l'autre des remontrances à ce sujet; mais elle s'était bien vite aperçue de l'inutilité de ses efforts. La vieille dame ne voyait sa petite-fille qu'à travers la prisme trompeur de sa tendresse aveugle et imprévoyante; elle n'en apercevait que les brillantes qualités, tous les défauts restaient dans l'ombre. D'autre part, Aline était trop vaniteuse, trop adulée par tout son entourage pour écouter, sans en être blessée, les plus légères réprimandes.

Un mari aussi sage que tendre pourra seul avoir quelque influence sur cette pauvre enfant, s'était dit alors madame de Surveilliers, et

personne ne lui convient mieux que Maurice.

Mais après les confidences que son frère lui avait faites au moment de son départ, madame de Surveilliers était bien en peine de l'avenir d'Aline.

« Que va-t-il arriver de tout cela? » se demandait-elle; « ma tante pardonnera-t-elle à Maurice ce qu'elle va appeler sa folie; son manque de foi; peut-être? et Aline ne sera-t-elle pas furieuse d'un procédé dont son amour-propre souffrira encore plus que son cœur? et lors même qu'il voudrait plus tard revenir sur sa décision, Aline lui pardonnera-t-elle cette offense? »

COMTESSE DE LA ROCHEPÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

D'ENFANT

Ce qui fait de l'enfant, le charme incomparable,

Ce n'est pas son visage où brille la candeur,

Ce n'est pas son regard d'innocence ineffable,

Plus pur que la vertu, plus beau que la pudeur.

Ce n'est pas sa gaieté, ni son bonheur de vivre,

Ni les rires bruyants qui terminent ses pleurs,

Ni son cœur ingénu qui croit tout et qui livre

A qui peut les cueillir, les plus aimables fleurs.

Ce n'est pas son élan qu'aucun souci n'accable,

Ni son âme étrangère aux choses d'ici-bas.

Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable,

C'est qu'il a tous ces dons et qu'il ne le sait pas.

COMTE ANATOLE DE SEGRÉ.

JAQUELINE

(SUITE)

IV

UNE NUIT BLANCHE



A maison des Tourneuve avait repris son calme et son aspect accoutumé; on est toujours un peu Potemkin quand il s'agit de montrer son village à des yeux étrangers, et quoique ceux de mademoiselle Octavie ne fussent pas exigeants, on avait néanmoins fait quel-

ques frais pour lui plaire. Jacqueline avait donné sa chambre, on avait réuni des amis, Paule et sa mère s'étaient abstenues des bals du Casino dont elles étaient d'ordinaire, de fidèles habituées; Gaston, d'ancien chapitre, avait passé toutes ses soirées en famille en rongant son frein, maintenant, l'ordre et le désordre habituels régnaient; madame de la Tourneuve et sa fille avaient ressaisi avec joie leurs distractions, Gaston, aussitôt le dîner fini, disparaissait, M. de la Tourneuve retournait à ses papiers et à ses calculs, Jacqueline s'échappait et courait à l'église, où se chantait le salut tardif; tout était comme de coutume,

et comme de coutume, une sorte de nuage pesait sur cette famille qu'on jugeait si unie et qu'on croyait si heureuse.

Nous les retrouvons le soir, à l'heure du dîner: on avait servi, la salle à manger était éclairée, M. de la Tourneuve était assis, Paule à côté de lui, sa femme en face, mais Jacqueline demeurait debout, près de la fenêtre et regardait anxieusement dans la rue: Gaston ne venait pas.

« Dinons! dit M. de la Tourneuve, nous avons attendu un quart d'heure. »

On dina tristement, silencieusement: M. de la Tourneuve semblait mécontent et Jacqueline était inquiète: c'était la première fois que son frère manquait ouvertement de respect à la famille, en s'abstenant du repas, sans excuse ni explications: où était-il? qui le retenait? comment expliquerait-il son absence? elle sortit de ses réflexions à la voix de son père, elle vint, s'assit près de lui et mangea d'un air absorbé quelques cuillerées de potage. On apporta le premier plat.

« Eh bien! Jacqueline, lui dit sa mère, tu ne nous sers pas? »

Elle avait oublié sa fonction ordinaire, et, revenant à la réalité de chaque jour, elle servit le poisson, fit les parts, sauf la sienne:

« Tu ne manges pas? lui dit Paule. Et cela pour Gaston! tu es bien bonne!

— Oui, vraiment! dit à son tour madame de la Tourneuve; si Jacqueline prétend se passer de dîner à chaque escapade de Gaston, elle jeûnera souvent.

— Celle-ci est grave, ma femme; c'est la première fois que Gaston nous montre un pareil manque d'égards.

— Il est comme tous les jeunes gens de son âge, répondit madame de la Tourneuve, le respect est lettre morte... c'est le siècle qui veut cela.

— Je ne m'y habitue pas: je suis très arriéré. N'en parlons plus: voyons, Jacqueline, je vais te servir et tu vas manger pour me faire plaisir.

— Oui, mon père, dit-elle en lui souriant. Le dîner s'acheva promptement.

« Que faites-vous ce soir, Caroline? »

— Nous allons à la sous-préfecture, venez-vous? »

— Non, j'ai à travailler.

— Jacqueline, tu vas faire ta toilette.

— Maman, je vous en supplie, laissez-moi à la maison!

— Pour attendre Gaston?

— Oui.

— Cela te fera plaisir?

— Oui, oh! oui.

— Reste donc, petite entêtée d'amour!

— Jacqueline, aide-moi à me coiffer, tu sais? je ne suis pas adroite.

Jacqueline enroula de son mieux les belles nattes brunes, elle les attacha avec des épingles

de corail rose; elle habilla sa sœur, drapa autour d'elle sa jolie robe blanche, rayée de rose, l'encapuchonna dans son manteau et sa capeline blanche, puis l'embrassa en disant:

« Tu es très bien, très gentille, chérie Paule, amuse-toi. »

— Et tu ne viens pas, décidément? »

— Non, je veux attendre Gaston.

Paule descendit gaiement, elle aimait sa sœur, mais elle ne regrettait pas le voisinage de cette beauté qui s'ignorait elle-même et que tous admiraient. La porte se referma sur les deux dames, Jacqueline monta dans sa chambre, elle regarda dans la rue déserte et profondément tranquille: les étoiles luisaient et entouraient, comme une cour splendide, la lune dans son plein; elle répandait sa lumière d'argent sur les toits des maisons voisines et sur les grands arbres du Jardin de la Marine qui s'inclinaient sous le vent venu de la mer: Jacqueline regarda longtemps ce beau ciel si paisible et si lumineux; elle pensa à Celui qui l'a créé, à Celui dont la voix appelle les astres, heureux d'obéir, et l'agitation de son âme s'apaisa. Elle pria longtemps, elle lut, elle travailla un peu, mais l'inquiétude devenait plus vive à mesure que l'heure s'écoulait, onze coups avaient sonné au haut de la tour, Gaston ne revenait pas... Elle s'assit à son petit bureau. Elle essaya d'écrire, les expressions ne venaient pas sous sa plume, et dans son imagination elle ne trouvait qu'un nom et une pensée: Gaston, ce frère chéri, égaré dans une mauvaise voie avec des amis dangereux, cette réalité funeste faisait enfuir le vol ailé des figures idéales que Jacqueline aimait de sa prose et de ses vers, car Jacqueline écrivait, mais jamais un de ses écrits n'était sorti du tiroir où elle les renfermait: elle voilait volontiers son visage, elle voilait plus volontiers encore son esprit. Elle jeta sa plume et regarda encore dans la rue... personne... toutes les lumières étaient éteintes, un nuage nacré cachait la lune, le froid de la nuit se faisait sentir. Jacqueline frissonna; la solitude, le silence, l'attente la remplissaient de tristesse, elle résolut de descendre et d'attendre son frère auprès de la servante qui devait lui ouvrir la porte.

La cuisine morne, silencieuse, n'était éclairée que par une petite lampe, auprès de laquelle sommeillait à demi la vieille Apolline, elle ouvrit les yeux à la vue de Jacqueline, et lui dit:

« Eh bien! mademoiselle, notre jeune monsieur qui n'est pas rentré! Ah! les jeunes gens! Et vous ne vous êtes pas couchée? »

— Je n'aurais pas pu dormir.

— Madame et mademoiselle sont couchées depuis une grosse demi-heure.

— Maman savait que j'attendrais.

— Oui, oui, c'est souvent votre tour. Voilà une heure qui sonne... ça finira mal pour M. Gaston.

— J'espère que non, Apolline. Je le sermonnerai.

— Ah! mademoiselle, cela n'y fera rien; ces brigands de gargons ont les oreilles bouchées quand il s'agit de bien faire.

Jacqueline soupira : cette vérité banale, dite d'une façon triviale, lui entra au cœur; elle ne jouirait donc jamais de cette âme de son frère, cette âme qu'elle aimait! elle la verrait errer, s'égarer, risquer de se perdre, et elle demeurerait impuissante et désarmée, comme ces matelots qu'elle avait vus un jour de tempête, regarder tristement du rivage un navire qui sombrait et auquel ils ne pouvaient porter secours.

Il s'écoula une heure encore, un pas se fit entendre, on sonna faiblement. Les deux femmes coururent ouvrir : c'était Gaston, il était fort pâle, et d'un ton d'impatient reproche il dit à Jacqueline :

« Tu m'as attendu! je t'en aurais bien dispensée, par exemple.

— J'étais si inquiète. »

Il monta lentement, sa sœur le suivit et elle entra avec lui dans sa chambre.

« Mon bon petit Gaston, lui dit-elle, j'étais tourmentée, parce que notre père était fort mécontent. Qu'est-ce qui t'est donc arrivé? »

— Laisse-moi tranquille, je t'en supplie! laisse-moi tranquille!

— Non, Gaston, quelque chose de grave s'est passé, je le vois, il faut me le dire. Je suis ton amie, tu le sais! tu m'aimais tant lorsque tu étais tout petit, tu étais un si bon cher Gaston! »

Elle l'embrassa, quoiqu'il s'en défendit :

« Parle-moi! dit-elle encore.

— Tu veux le savoir? Eh bien! j'ai joué et j'ai perdu sept cents francs.

— Mon Dieu! tu as joué.

— Oui, on a fait un baccarat chez le consul de Belgique, je me suis mis à table... j'ai toujours poussé... j'avais la fièvre, je crois...

— Et payer?

— Ah! voilà!

— Je parlerai à notre père.

— Tu ferais cela?

— Demain matin.

— Tu ne réussiras pas. Notre père n'est pas en fonds : maman le gruge.

— Oh! Gaston.

— Que veux-tu? la force de la vérité.

— Je ne veux pas entendre de si méchantes paroles... couche-toi... dors... si tu pouvais prier un peu... »

Elle le couvrit de caresses : il ne répondit pas; elle le quitta, il se jeta sur son lit, accablé de mauvaise humeur et de fatigue; elle pria encore avant de se mettre au lit : elle dormit paisiblement, mais au réveil, la première pensée qui s'offrit à son esprit l'étouffa : il fallait parler à M. de la Tourneuve.

V

LE PÈRE

Il était au travail, des cartes, des plans, des paperasses étalés devant lui : il jouissait du plaisir que donne un labeur connu et aimé, et peut-être en écrivant, calculant, oubliait-il bien des soucis. Tant d'amères pensées se noient au fond d'un encrier!

En voyant sa fille, il lui sourit avec amitié : elle l'embrassa :

« Gaston est rentré, dit-elle.

— Je le sais : je me suis levé à cinq heures. J'ai ouvert sa porte, et je l'ai vu dormant à poings fermés. Et on parlera du sommeil du juste!

— Mon bon père!

— Mais enfin, que lui est-il arrivé hier?

— Il a diné chez le consul belge...

— Sans nous avertir? politesse filiale et moderne! Et on s'est oublié jusqu'à deux heures du matin?

— Mon bon père, je n'ose pas vous dire...

— Dis tout de même : je sais qu'il n'y a pas grand chose à attendre de ce pauvre Gaston. Qu'a-t-il fait?

— Il a joué. »

M. de la Tourneuve eut un soubresaut :

« Il commence de bonne heure! et il a perdu, naturellement : le gain ne s'avoue pas aux parents.

— Il a perdu... sept cents francs!

— C'est abominable! et il compte sur moi pour les payer?

— Mon père!

— Voilà les enfants, les enfants gâtés! on n'en peut attendre de joie, mais ils vous étouffent sous les déplaisirs. Ah! il a joué ce morveux, eh bien! qu'il paye!

— Mon bon père! je vous en conjure, ne le désespérez pas!

— Tu ne me demandes pas si je puis payer? »

Elle le regarda avec étonnement, il paraissait troublé : était-ce les précoces folies de son fils ou un autre motif?

« Tu es surprise? dit-il. Regarde. »

Il ouvrit le tiroir de son bureau qui renfermait les petites cases destinées à l'or et à l'argent. Elles étaient presque vides : trois pièces de vingt francs, et quelques gros écus de cinq francs s'y trouvaient fort à l'aise.

« Tu vois? dit-il.

— Mon père, vous ne pourrez donc pas lui venir en aide, à ce pauvre Gaston?

— Il faudra bien que je m'y résolve, si je ne veux pas deshonorar mon fils à sa première

sottise, mais il faudra aussi que le créancier de cette soi-disant dette d'honneur attende jusqu'à la fin du mois ; j'aurai, au 30, quelques recouvrements à faire.

— Cher père ! vous êtes bon, merci pour mon pauvre Gaston ! »

Il l'embrassa au front et la garda un instant pressée sur sa poitrine.

« Jacqueline, j'ai peur qu'il ne te fasse du chagrin et à nous aussi. Enfin ! il est de cette race nouvelle qui tient toujours le livre ouvert au chapitre des Droits et le ferme à celui des Devoirs.

— Mon père, il se corrigera. »

M. de la Tourneuve secoua la tête d'un air peu convaincu et reprit :

« Tu es étonnée, Jacqueline, que je sois aussi mal à l'aise, directeur d'un service important, je n'ai pas sept cents francs disponibles ! Mais, tu le sais, nous ne sommes pas riches, nous dépendons beaucoup... ta mère est une aimable femme, qui ignore le prix de l'argent... Paule, comme elle, aime le luxe, le luxe ne se donne pas pour rien. Et il faudra penser à vous marier toutes deux... »

— Pas moi, mon père.

— Tu veux rester fille, comme Octavie ?

— Oui, mon père.

— Bah ! souvent femme varie ! et quelles que soient tes résolutions, je devrai pourvoir à ta dot... petite dot ! peu en rapport avec notre situation. J'espérais qu'Octavie m'aurait aidé...

— Si on lui demandait pour Paule ?...

— Ce serait, je crois, bien inutile... Ce nom de la Tourneuve l'a blessée... j'y avais quelque droit pourtant. »

Ils restèrent en silence ; Jacqueline Petit n'aimait pas le nom de Tourneuve.

« Va, lui dit son père, dis à Gaston que, le 30, il aura cet argent si sottement gaspillé. Tu peux lui dire aussi ma pénurie : ce sera une leçon. »

Gaston dormait encore d'un sommeil agité ; sa sœur lui toucha la main, il se frotta les yeux, la regarda et lui dit :

« Eh bien ! *pater familias* ? »

— Mon père n'est pas en fonds en ce moment...

— Allons donc !

— Il n'est pas en fonds, mais à la fin du mois, il payera ces malheureux sept cents francs !

— Cela n'est pas possible ! C'est une dette d'honneur, qui se paye dans les vingt-quatre heures : il me faut de l'argent !

— Gaston, tu n'y penses pas ! tu ne vas pas contraindre notre père, si bon !

— Il n'est pas bon, dans cette occasion-ci : il pouvait emprunter.

— Tu n'y penses pas, Gaston.

— J'y pense : c'est une dette d'honneur.

— Alors, Gaston, souffre que je te le dise : il ne fallait pas la contracter, puisque tu ne pouvais t'acquitter.

— Tu n'y entends rien, ma sœur ; laisse-moi, je me tirerai d'affaire tout seul. Laisse-moi, je vais me lever.

Elle le laissa, elle s'enfuit dans sa chambre, elle pleura à son aise : la dureté de Gaston la navrait : rien ne vibrerait donc dans cette jeune âme, desséchée, endurcie avant que les années et les chagrins n'eussent accompli leur triste tâche ! elle pleura longtemps, puis une pensée lui vint : ne pourrait-elle l'aider, et, par un service rendu, adoucir en lui cette amertume, qui s'élevait des profondeurs de la conscience et du cœur ?

Elle prit un coffret de nacre qui renfermait ses trésors ; elle l'ouvrit : sur le velours rouge étaient posés ; un bracelet avec un J en perles fines, un médaillon très simple, une croix de filigrane, deux petites bagues ; elle avait à sa ceinture sa montre, et aux oreilles des boucles qu'on lui avait données lorsqu'elle avait douze ans. Dans une petite bourse, elle gardait trente francs.

« Ce n'est rien ! se dit-elle, je ne puis pas l'aider ! Comment faire ? »

La journée se passa mélancoliquement ; Gaston parut au second déjeuner ; son père, qui l'avait déjà grondé en tête-à-tête, lui montra un visage glacé, madame de la Tourneuve se modéra sur son mari, et Paule resta froide. Jacqueline, seule, le regardait avec affection, elle le servait, elle s'efforçait de le faire intervenir dans la conversation et de ramener vers lui la sympathie de la famille ; mais ses efforts restèrent inutiles, et le trait-d'union, rôle charmant des sœurs, ne réunissait personne.

Jacqueline passa l'après-dîner dans le salon de sa mère ; quelques visites vinrent, se succédèrent ; madame de la Tourneuve les recevait avec la politesse aimable qu'elle portait toujours dans le monde, Jacqueline s'occupait des jeunes filles d'une façon obligeante et courtoise, Paule variait les tons de sa voix et les nuances de son accueil, selon les gens, d'accord en cela, avec toutes les natures vulgaires. A la femme, aux filles d'un employé de son père, elle n'accordait presque rien, aux femmes des grands fonctionnaires et des riches négociants de la ville, celles qui donnaient des diners et des fêtes, elle était toutes grâces et sourires, et lorsqu'on annonça madame Dugué et M. Stéphane Dugué, et qu'une dame âgée et très élégante, s'avança, suivie d'un jeune homme à l'air timide, Jacqueline remarqua sur le visage mutin de sa sœur, une espèce de triomphe satisfait. Ceux qu'elle attendait depuis une heure ou deux étaient enfin venus. Madame Dugué causa longtemps et à voix basse avec madame de la Tourneuve ; les visites s'étaient retirées, M. Stéphane parla très peu, il semblait ému, il regardait Paule avec une expression de béatitude, et elle, d'ordinaire, si impitoyablement moqueuse, se laissait, l'air se-rein, regarder et adorer.

Le jour était fini, on quitta le salon, Jacqueline

remontra chez elle, heureuse de retrouver le silence et le repos de cette chère cellule. Sur sa table était une enveloppe à son nom; elle l'ouvrit, avec un battement de cœur; elle avait reconnu l'écriture de Gaston:

« Mon ami Yves Saultoys me prête, les sept cents francs; je les lui rembourserai à la fin du mois avec l'argent de père. Merci de ta bonne intervention, chère Jacqueline; je t'embrasse. »

« GASTON. »

Quoi qu'elle fût à l'abri de tout regard, Jacqueline rougit: la bonne nouvelle, la remplissait de joie et le nom de celui qui avait rendu à son frère ce service retentissait au fond de son cœur. La sage Jacqueline n'avait pas échappé à ces premiers entraînements de l'âme; malgré elle, une sympathie vive la portait vers le jeune officier, elle subissait le charme d'un extérieur distingué, d'une parole douce et ferme, d'un regard pur et d'une conversation élevée; il l'avait remarquée, et elle le craignait; il commençait à l'aimer. Le service rendu à Gaston la touchait profondément; sans doute, il avait pensé à elle, en obligeant le frère qu'elle chérissait, c'était comme un lien entre eux, Yves traitait en frère celui dont il voulait épouser la sœur, et que de choses encore révélait cet acte d'obligeance! elle croyait Yves Saultoys sans fortune, elle avait entendu les railleries de ses amis, de Gaston lui-même, sur son économie, son mépris des vulgaires plaisirs, et voilà que le capitaine Harpagon, comme on le nommait, peut rendre à son frère un signalé service et lui rendre à elle-même le repos qui la fuyait... Se trompait-elle donc en aimant Yves? Non, mais était-elle en droit de l'aimer? des devoirs sacrés ne réclamaient-ils pas sa liberté et ses affections? personne ne le lui disait, mais cette voix puissante et secrète qui parle au fond de l'âme, et qu'elle avait toujours écoutée, cette voix lui disait:

« Attends, ils auront besoin de toi. »

Elle détourna sa pensée de l'image qu'elle cherchait, elle évita l'idée fixe dont elle était poursuivie, et, lorsque dans la soirée, Gaston vint lui parler de son ami, elle écouta froidement, elle ne fit aucune question, malgré son désir de connaître les détails qui entouraient cette marque d'amitié, et Gaston finit par lui dire:

« Je croyais que cela t'intéressait... parlons d'autre chose. Paule va donc se marier? j'ai entendu père qui chuchottait avec maman. Elle prend le pas sur toi. »

— Je ne me marierai pas, tu le sais bien. »

Il leva les épaules; évidemment, cette résolution de sa sœur ne lui inspirait aucune sympathie, il ne se doutait pas qu'il en fût le principal objet, et que l'amour filial, l'amour fraternel triomphaient d'un autre amour dans cette âme vaillante; la pauvre Jacqueline ressentait frûquement, dans le sein de sa famille, cette ab-

sence de compréhension et de retour, pourtant, sa tendresse ne faiblissait pas, elle la leur gardait pour les jours à venir, et quoique les larmes montassent de son cœur à ses yeux, en pensant à celui qu'elle rejetait, sa résolution demeurait invincible, et bientôt, elle eut l'occasion de la déclarer.

Paule venait d'être demandée en mariage. Madame Dugué avait fait les premières ouvertures, accueillies avec une grande bienveillance. M. de la Tourneuve, qui avait parfois de tristes pressentiments, se réjouissait d'assurer le sort d'une de ses filles, madame de la Tourneuve triomphait, comme le font les mères, à la veille de ce jour qui doit leur déchirer le cœur. Paule était enchantée, elle se mariait avec un homme riche qui l'aimait et qu'elle dominerait; tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

On pressa les préparatifs, car le Carême arrivait à grands pas et le soir de la signature du contrat, madame de la Tourneuve ouvrit ses salons à ses amis; elle reçut beaucoup de monde. Paule rayonnait, montrant, non sans fierté, les dentelles et les bijoux qu'elle avait reçus le jour même, sa mère accueillait les félicitations d'un air modeste et content, Jacqueline se multipliait pour être agréable à tous, elle avait l'air heureux, ses lèvres souriaient, et quelques mères clairvoyantes se disaient entre elles:

« Comment M. Dugué préfère-t-il Paule à Jacqueline! il n'a donc ni yeux ni esprit? »

On fit un peu de musique; une jeune fille chanta d'une voix douce et tremblante, la *chanson de la mariée*, qui se chante en Poitou et en Vendée, cette poésie étrange, si grave et si sévère sous son accoutrement champêtre.

Vous voilà pour toujours, madame la mariée,

Vous voilà pour toujours, oui, pour toujours liée,

Avec un beau fils d'or

Qui ne s'édie qu'à la mort.

Avez-vous bien compris c'que vous a dit le prêtre?

A dit la vérité comme il vous faudra être:

Soumise à votre époux

Et l'aimer comme vous.

Recevez ce bouquet que not' main vous présente,

Il est fait de façon à vous faire comprendre

Que tous ces vains honneurs

Pass'ront comme ces fleurs.

Recevez ce gâteau que nos mains ont pétri,

Il vous fera savoir que tout est dans la vie

Travailler et souffrir,

Et puis après mourir!

Paule écoutait en jouant distraitement avec son éventail: ce code austère ne lui faisait pas peur; Jacqueline rêvait et se disait que ce joug serait doux, que cette obéissance serait bénie avec un époux choisi entre tous. Elle tressaillit tout à coup, on se préparait à danser et M. Saultoys

debout devant elle, l'invitait; elle se laissa conduire, plus émue que sa ferme raison ne l'eût voulu: ils dansèrent pendant quelques instants en silence, préoccupés tous deux; enfin le jeune officier dit à demi-voix: « J'espérais, mademoiselle, que vous auriez précédé votre sœur dans la voie du mariage: vous connaissez mes sentiments, je ne vous les ai pas cachés, ils sont toujours les mêmes, mais les vôtres? »

— Monsieur, je n'ai pas changé, vous êtes l'ami de mon cher Gaston, vous l'avez obligé, vous lui donnez, je le sais, de bons conseils, mais ma résolution est prise: je ne me marierai jamais.

Le mouvement de la danse les sépara: quand ils furent réunis: il lui dit attristé: « C'est une décision irrévocable? »

— Oui, monsieur, je ne veux pas quitter ma famille.

— Je vais bientôt quitter la ville: si j'avais pu vous emmener? »

— Non, monsieur, vous trouverez une autre femme que vous aimerez, et si vous pensez à moi, que ce soit comme à une amie.

La danse était terminée, il ramena Jacqueline

auprès de sa mère, la regarda encore avec autant d'amour que de tristesse, et il quitta le salon.

Ce fut un dernier adieu: le régiment quitta X... le jour même où Paule devenait madame Dugué. Yves n'avait pas fait de nouvelles tentatives, il avait compris que dans l'âme de Jacqueline, il se trouvait un obstacle à ses vœux, qui ne venait ni de l'indifférence, ni d'un autre attachement et qu'elle avait un motif grave, digne d'elle et de lui, pour ne pas se laisser lier

Par ce fil d'or
Qui ne se délire qu'à la mort!

Il partait navré et même quelque peu offensé. Gaston reprocha à sa sœur ce refus dont il ne devinait pas le généreux motif.

« Tu l'as congédié sans cérémonie, il me semble, et tu l'as affligé, tu l'as froissé. »

— Qu'y puis-je? dit la pauvre Jacqueline.

— Veux-tu que je lui écrive, que je la rappelle?

— Oh! non, Gaston!

— Mais tu as du chagrin!

— Mon frère, sois sage, satisfais nos parents, et je serai très heureuse!

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

grumeaux, faites-les passer. Ajoutez à cette pâte fine et ferme 180 grammes de sucre en poudre, 2 cuillerées de fleur d'orange ou d'anille et un demi-verre de lait. Broyez le tout, graissez votre moule, mettez votre pâte, entourez de cendres rouges et de brisures, passez dessus le four de campagne plein de braises, une demi-heure de cuisson. Renversez le gâteau, glacez si vous voulez et remettez un instant le four dessus.

REVUE MUSICALE

Présence et courtoisie. — Théâtres lyriques: *Simon Boccanegra*, la *Farandole*, *Manon au creuset*. — Subvention obligée. — Publications récentes. — Les succès du Piano.



Le moment de prendre la plume, une réflexion nous arrête. Nous avons un gros arriéré à régler avec les théâtres lyriques: l'ouverture des Italiens et la première de la *Farandole*, qui a suivi de près *Simon Boccanegra*. C'est donc bien aux Italiens que par

droit d'ancienneté appartiennent nos premières lignes. Mais qu'en pensera sa majesté l'Opéra? Nous ne doutons pas qu'il ne soit de notre avis et tout disposé, comme nous, à faire les honneurs de la grande capitale des Arts aux étrangers.

Ce n'est donc pas, seulement parce que Verdi a pris rang avant M. Théodore Dubois, que nous lui donnons la préséance, c'est surtout parce que nous voulons prouver que notre pays n'a rien perdu de son antique courtoisie, dans la pratique de l'hospitalité artistique française.

Depuis que *Simon Boccanegra* a ouvert les

portes du nouveau Théâtre-Italien, nos lectrices ont pu lire dans maints comptes rendus, les diverses impressions de la critique parisienne.

Nous ne nous attarderons donc pas à raconter le scénario en trois actes, plus un prologue, de M. F. M. Piave. A part quelques invraisemblances, qu'il eût été facile d'atténuer, ce libretto n'est ni plus ni moins imparfait que la plupart des poèmes italiens ou français auxquels sont forcés de recourir les maîtres compositeurs.

Peut-être aura-t-on remarqué comme nous une sorte de gêne, d'hésitation dans bon nombre de ces comptes rendus parus au lendemain de la première des Italiens? Tel journal semblait ne vouloir pas en dire de mal; tel autre avait l'air de craindre d'en dire du bien. Quelques-uns, cependant, dont il faut louer l'indépendante franchise habituelle, ont fait comme toujours la part de chaque chose et de chacun.

On se tromperait fort, si l'on croyait que nos deux premières scènes lyriques françaises ont vu d'un œil absolument serein, s'ouvrir la nouvelle scène italienne, surtout si l'on y admet les ouvrages français traduits, comme l'*Hérodiade*, de Massenet, et surtout si les artistes s'y italianisent à leur gré. Cependant l'Opéra jouit du même privilège — Favart en use moins — et l'on y entend les œuvres des maîtres étrangers comme les artistes de toutes nationalités, quand bon leur semble. Ceci posé, résumons nos impressions.

Sans nous arrêter au charmant coup d'œil de la salle Corti-Maurel, que le souvenir de Ventadour ne fait nullement pâlir, voyons si vraiment l'ouvrage de Verdi accuse des tendances Wagnériennes, comme on a essayé de le dire à l'époque de sa création à Venise, et même après les retouches qu'y fit l'auteur, lors de sa brillante reprise à Milan, il y a peu d'années.

Il suffit d'ouvrir une seule oreille pour se convaincre de la profondeur de cette hérésie. Mais en parcourant la partition, on se demande quel est l'acte, la scène, la page et même la ligne où les contempteurs de Verdi ont trouvé matière à pareille allégation. Autant son orchestration est claire et en quelque sorte tangible, autant est complexe celle du maître allemand. Dans l'une, la recherche des effets est puisée aux sources de la science la plus étendue, il faut le dire, mais souvent cette étendue est une cause d'obscurité. Dans l'autre, au contraire, ces effets naissent naturellement des situations, d'un sentiment dramatique qui est l'essence même du talent de Verdi et donne une vérité d'expression incontestable à ses moindres pages.

C'est donc, nous le répétons, une erreur grave, constatée par nous en maintes occasions, que d'appeler à l'aide de la critique le système des comparaisons.

On ne peut nier que Verdi ne soit un mélodiste de premier ordre. Il chante comme d'autres

parlent. Écoutez-le dans cette phrase de *Il Trovatore*: « Dolci s'udiro e flebili », ou dans cette autre: « Deserto sulla terra ». C'est par milliers que l'on peut citer dans ce maître des phrases de cette exquise distinction de sentiment, et souvent originales cependant. Qu'il chante la patrie, la tendresse ou la passion, il est toujours vrai et pénétrant. Mais cette douceur, ces tristesses de l'âme du poète ne se changent-elles pas en déchirements suprêmes, en puissantes énergies, dès qu'il arrive aux sombres perspectives du drame, comme dans la plupart de ses ouvrages: *Nabuco*, *Macbeth*, *La Forza del Destino*, etc?

Verdi excelle dans l'art des contrastes. Le quatuor de *Rigoletto* en est une admirable preuve, et toutes ces qualités que nous venons d'esquisser à la hâte, se retrouvent, plus ou moins accentuées, dans *Simon Boccanegra*. Quoiqu'on en ait pu dire, c'est donc une des bonnes partitions du maître de Busseto: il faut l'affirmer, dussions-nous attirer sur notre tête les foudres du dieu Wagner!

Que celles de nos lectrices qui, n'allant pas au théâtre, n'en goûtent pas moins la musique expressive, mélodique et mouvementée, se procurent la partition de *Boccanegra*. Certes, c'est une œuvre plutôt sombre que riante; mais il y a cependant de gracieuses mélodies dans les rôles d'Amelia et de Gabriel. Essentiellement dramatiques sont, au contraire, les plus nombreux morceaux, solos, duos, trios et d'ensemble.

Deux ou trois belles scènes et un air de basse remarquable font du prologue une page hors ligne.

Au premier acte, un charmant duo, un air de Simon: « Plebe, Patrizzi », d'une très noble facture, un magistral ensemble et la scène de la « malédiction » qui est d'une admirable vérité d'expression.

Dans l'acte suivant, il faut citer un air de Gabriel, magnifiquement rythmé; un duo, des récitatifs et un trio dans la meilleure manière du maître et offrant des pages fort belles à apprécier.

Au dernier acte, le drame, arrivé à sa plus haute manifestation, présente des situations d'un grand et pathétique caractère. Le « chœur des femmes », dans la coulisse, dessine un frappant contraste avec le palpitant duo: « Piango, perche mi parla », et le superbe « quatuor final », l'une des plus nobles pages de Verdi.

Telles sont les grandes lignes de la partition et cela nous semble déjà un assez joli lot pour un ouvrage quelque peu discuté. Une interprétation absolument parfaite des principaux rôles, donne à cette création nouvelle un attrait indiscutable.

Marta, qui alterne avec Simon, en attendant la mise au point d'*Hérodiade* sur la scène italienne, y est fort remarquablement interprétée.

La musique de ballet est surtout intéressante

pour celles de nos abonnées qui font de l'étude du piano leur délassement favori — et c'est sans doute le plus grand nombre.

Nous leur dirons donc que la *Farandole*, ballet en trois actes de MM. Philippe Gille, A. Mortier et L. Mérante, musique de M. Théodore Dubois, leur fournira des distractions charmantes.

On savait déjà que M. T. Dubois était un musicien érudit. Il avait su le prouver dans plusieurs compositions d'ordre élevé, notamment dans son *Paradis perdu* et *Les sept paroles du Christ*, deux oratorios de valeur. De plus, un recueil de vingt mélodies distinguées, un volume de morceaux variés, pour le piano, qui ont en ce moment un réel succès et des pièces de musique religieuse, où il excelle, ont pu donner la mesure de ce talent qui paraît mûr pour la célébrité.

Elève de M. Ambroise Thomas, professeur de composition au Conservatoire et organiste de la Madeleine, M. Théodore Dubois, tant par ses études sérieuses, ses travaux et sa nature musicale, qui s'est révélée dès sa plus grande jeunesse, sera, nous n'en doutons pas, un maître dont l'école française devra être fière un jour.

Son heureux début à l'Opéra le place déjà, et justement, au rang de la moderne phalange de nos compositeurs.

Mais nous aurions préféré voir débiter M. T. Dubois dans une belle tragédie plutôt musicale que dans un ballet, et nous croyons que si au lieu de la *Farandole* M. Vaucorbeil avait donné au savant organiste un bon drame, bien écrit et bien charpenté, le jeune maître y eût du même coup développé ses facultés les plus hautes et les gracieuses qualités de style et de finesse qu'il vient de nous révéler dans sa *Farandole*. Ce premier pas eût été décisif.

Quoi qu'il en soit, on peut dès à présent considérer l'avenir musical de M. T. Dubois comme très brillant.

La partition de la *Farandole* est un harmonieux écrin rempli de motifs variés, tour à tour pimpants, poétiques et gracieux. Une remarquable facilité d'idées mélodiques, servie par une orchestration d'un style parfait, pleine et bien nourrie, résumant une science qui ne se laisse voir que discrètement et sous ses plus charmants aspects.

A quand la *Sapho*, de Gounod? A quand l'*Egmont* de Salvayre et le *Cid* de Massenet? Espérons que ces ouvrages n'iront pas, comme *Richard III*, chercher les chaudes acclamations au pays où règne la glace. Les Russes viennent de prouver au jeune musicien français, M. Salvayre, que leur goût et leur enthousiasme ne sont pas plus glacés que leurs vertus hospita-

lières. La saison est bien mauvaise pour aller à Saint-Petersbourg entendre *Richard III*! Nos lectrices nous permettront donc d'en attendre la première manifestation à Paris, manifestation qui ne peut manquer de se produire dans un temps plus ou moins rapproché.

Manon est en grande fusion, à Favart. Peut-être, à l'heure où nous paraîtrons, sera-t-elle prête à paraître elle-même.

L'Opéra-Populaire, nanti de sa subvention, a fait quelques bons engagements. Mais après sa pièce de débuts, *Roland à Roncevaux*, qui était fort bien trouvée, il n'a pas aussi bien réussi dans le choix des ouvrages qui l'ont suivie. On dit que M. de Lagrené, après avoir passé par la *Traviata*, aurait l'intention de donner successivement: *Lucie*, le *Barbier*, la *Somnambule*, *Don Pasquale*, tous d'auteurs italiens. Nous admettons une ou deux pièces italiennes, d'avantage serait manquer le but pour lequel on a réclamé si longtemps un troisième théâtre lyrique. Cela est d'autant moins admissible, qu'aujourd'hui nous avons une scène italienne qui lui sera toujours supérieure, du moins comme exécution musicale. Subvention oblige.

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur une ravissante publication pour chant et piano, qui se trouve chez l'éditeur Le Beau, 11, rue Saint-Augustin, et qui leur convient complètement. Elle a pour titre: *La petite Cousine*. Le poème qui est délicieusement rimé est de M. Clovis Hugues; la musique de M. de Kervéguen. Rien n'est plus frais ni plus touchant que cette petite scène poétique. Le musicien y a semé les enchantements d'une harmonie suave, savamment distribuée, et son idée mélodique a bien la couleur simple et naïve qui convient à cette délicate pièce de poésie.

Citons encore du même auteur, son dernier recueil de *Cinq mélodies*, œuvre de talent et de goût, que rehaussent les remarquables poésies de M. Georges Boutelleau, toutes d'un sentiment élevé et profond. *Le Lys*, les *Ames*, le *Diamant*, *Etre poète*, etc., sont des nouveautés charmantes.

Nous recevons chaque jour des félicitations sur notre *Album-Prime*, LES SUCCÈS DU PIANO (1); nous ne pouvons donc mieux faire que de le recommander de nouveau, d'abord comme musique de choix, ensuite comme livre d'ornement et de luxe dans un salon artistique,

MARIE LASSAVEUR.

(1) Voir les renseignements sur la couverture de ce numéro.



CORRESPONDANCE



COMMENT trouver le temps de vous écrire, mesdemoiselles, au milieu de mes occupations et préoccupations; la fin de janvier déjà si surchargée par les visites, les diners, les réunions du soir, se complique pour moi du mariage de mon amie Yvonne qui m'accable de tendresses et de questions, me fait choisir ceci, envoyer cela, et se trouve si satisfaite de tout, que je n'ai pas le courage de me plaindre. Encore si je n'avais à répondre qu'aux tendres exigences de ma pseudo-niece; mais voilà que M. Paul se mêle aussi de la correspondance pour me parler de son bonheur et de sa corbeille. Il me dit qu'il ajoute chaque jour à ses dettes de reconnaissance envers moi, mais qu'il se sent le cœur assez vaste pour tout acquitter. Je crois bien! un cœur d' amoureux, c'est un océan sans fond et sans rivages!... Et pendant qu'ils voguent sur les flots bleus, moi je trotte dans la boue à la recherche d'un cachemire idéal, d'un collier merveilleux, d'un tapisserie exact, d'une cuisinière honnête, etc.; je ne peux pas vous dire jusqu'où va la confiance d'Yvonne dans mon bon goût et ma sagesse; c'est à regretter un grain de folie et un fagottage qui me mette à l'abri de son admiration onéreuse.

Mais vous comprenez, chères lectrices, qu'une semblable dépense de mes facultés intellectuelles m'enlève toute liberté d'esprit, et qu'un pareil emploi de mon temps me prive de tout autre occupation. Je me vois donc forcée, pour ne pas laisser ces pages blanches, de vous donner telle qu'elle, la correspondance d'Yvonne et mes réponses, peut-être, en est-il parmi vous que des circonstances analogues mettront dans le cas de bénéficier des renseignements épars ça et là au milieu de beaucoup de détails intimes; dans tous les cas, ces mêmes renseignements me serviront d'excuse à vos yeux.

« Je suis la plus à plaindre des fiancées, m'écrit la chère petite, notre mariage est remis au mois prochain, à cause de Bonne-Maman qui ne peut pas se déplacer pendant la saison froide! Me voici donc pour sept semaines encore dans cette période de transition qui me place en dehors des jeunes filles, et ne me donne pas encore rang de madame.

Ceci dit avec véhémence, pour que tu aies un

aperçu de mes sentiments intimes, chère bonne amie, ne nous plaignons pas davantage des beaux jours, on dit qu'il n'y en a pas beaucoup dans la vie, et les miens sont tissés d'or et de soie: on me gâte, on me comble, et ce qui vaut encore mieux, on m'aime; chaque jour a son heureuse surprise, chaque heure une espérance, chaque minute une joie.

Mon cabinet de travail est transformé en chapelle blanche où toutes les curieuses de ma connaissance viennent faire leurs dévotions. Les bouquets de Nice y répandent leurs parfums délicieux; et des flots de broderies, de dentelles, de rubans, attirent les regards avides et les mains inquiètes.

Rien n'est amusant comme le manège de certaines personnes pour mettre la conversation sur le terrain des confidences. Je laisse dire, ou encore je réponds comme une innocente qui ne voit rien, ne comprend rien et trouve que c'est suffisant. La femme d'un magistrat, comme celle d'un médecin ou d'un notaire, doit être d'une discrétion absolue, la réputation de son mari dépend de ce qu'elle dit ou ne dit pas; je fais mon apprentissage et M. Paul trouve que je m'en tire très bien. Lui a un autre moyen pour se débarrasser des importuns: il prend son chapeau et ses gants: Mademoiselle à ce soir, mesdames, j'ai bien l'honneur, etc., et le voilà parti.

A propos, figure-toi qu'il y a un bal jeudi chez madame G..., et puisque mon mariage est remis aux calendes grecques, je ne vois pas pourquoi je me priverais d'y aller. Maman n'y fait pas obstacle, mon fiancé me laisse libre; mais toutes mes bonnes amies poussent des cris de phéon à la pensée de me voir au milieu d'elles, comme naguère. Je n'ai pourtant pas la peste, et je serais si contente de faire mon entrée à son bras! Elles sont barbares, ces filles à marier, et moi, je suis furieuse. Est-ce qu'à Paris, et dans presque toutes les grandes villes, les fiancées n'ont pas droit au soleil, à la lune, au champagne et au cotillon comme de simples mortels? Moi, j'ai le bonheur expansif, je suis fière d'avoir été choisie, je voudrais prendre tout le département à témoin de mon bonheur au lieu de le mettre sous cloche. Qu'en penses-tu? Tu es assez jeune pour que je me fie à ton éclectisme, assez vieille pour avoir le sens commun qui me manque, et puis, tu m'aimes bien, et le cœur est un bon guide.

Une grave question s'agit de ce moment:

ferons-nous, ne ferons-nous pas un voyage de noces? Quel est l'usage? on me dit que le high-lif renonce à ces promenades au élocher à travers l'Europe. — Si nous suivons l'ancienne habitude, ce sera en faveur de l'Espagne, de la Sicile, de l'Algérie, etc., la saison n'étant pas favorable aux excursions en Laponie, là encore des hésitations, ta voix au conseil ne serait pas de trop pour les faire cesser.

Ma petite tante chérie, que tu fais bien les commissions! Mes cartes de visite sont des amours; *Madame Paul M.*... Comme cela fera bien, comme cela ferait déjà bien si bonne-maman n'avait pas peur des bronchites.

« Il y a trois jours que je ne t'ai envoyée nulle part, tu dois être reposée, alors expédie-moi par grande vitesse ce que renferme la liste ci-jointe... »

(Mes chères lectrices, je supprime la liste contenant quinze objets, commençant par une jardinière et finissant par de la poudre de riz, et je passe à la réponse de cette intéressante épître).

Yvonne, tu as juré ma mort à bref délai: depuis deux jours, je cours dans Paris comme un chat, maigre et je n'ai accompli que la moitié de ma tâche. Je me suis d'abord occupée des bijoux à remonter, mais j'ai pris sur moi de laisser dans leur monture antique les roses de la croix normande: il en manque une et il y a une autre petite réparation nécessaire, mais tu possèdes là un bijou très original et parfaitement dans le goût du jour, garde-toi de le mépriser. On t'enverra tes écrins la semaine prochaine et tu pourras jouer devant M. Paul la scène des bijoux de Faust, si le cœur t'en dit.

Le tapissier est ravi de tes tentures; il affirme que tu auras un boudoir de princesse; ne te laisse pas prendre à ces belles exclamations, elles ont pour but de te distraire afin que tu oublies son inexactitude; la vérité la voici. Tes bergerades Louis XVI sont revenues de chez le teinturier comme neuves; il n'y a pas un point à y faire, on dirait qu'elles sortent du métier, mais les bois ne sont pas prêts, il faut encore t'attendre à un mois de retard. Allons, ne te désole pas, si on nous manque de parole, nous en serons quittes pour retarder ton mariage. Veux-tu?

J'ai choisi ton papier à lettre: te voyant si pénétrée de tes devoirs de magistrate, j'avais envie de faire mettre un bonnet de juge au-dessus de tes initiales. Je te vois d'ici avec ta figure de blonde chiffonnée, sous cette coiffure sévère; quelle drôle de petite mine ça te ferait. — Ton chiffre est fort simple, genre moyen âge; on a renoncé aux enluminures compliquées d'il y a deux ans; le papier lui-même est plus que simple; son aspect grossier, ses marges non ébarbées, sa couleur jaunâtre lui donnent une apparence misérable du meilleur ton.

Mais, soyons sérieuses et profitons-en pour

parler de ton bal. Tes regrets me touchent; pourtant, mignonne, si j'étais toi, il me semble que je renoncerais au plaisir de me montrer au bras de mon futur époux dans les réunions du soir; puisque cela choque tes honorables concitoyennes. Non pas que je ne trouve ton sentiment bien naturel, mais je crois qu'il est sage et prudent de se conformer aux habitudes du milieu dans lequel on vit. Tout au plus l'âge et la position permettent-ils certains écarts, ou plutôt certaines libertés dans les allures; mais, tu as à te faire pardonner tes dix-huit ans, ta fortune, ton bonheur, ton titre de parisienne: voilà bien des raisons pour être prudente. A mon tour de te dire: Qu'en penses-tu?

Autant j'approuve le respect des usages pour ce qui est des convenances traditionnelles, autant il me semble bon de garder notre indépendance vis-à-vis des caprices de la mode. Et que t'importe de savoir si l'on se promène ou si l'on s'enferme après son mariage en l'année 1884! Vous avez un mois de liberté, employez-le de la façon qui vous sera la plus agréable. Tâche de savoir adroitement ce que préfère le cher Paul; incline ton cœur vers ce qui lui plaît, cela te sera bien facile, et ensuite décidez ensemble.

On m'annonce des mariages de tous les côtés, et bien des noms te sont connus parmi ceux qui figurent sur ma liste du mois prochain. Que de journées agréablement perdues entre la cérémonie nuptiale et le lunch!

Cette quantité d'unions à la fin du carnaval me rappelle un mot naïf d'une jeune ouvrière que j'emploie pendant mon séjour à la campagne. Elle n'a jamais quitté son village au fond de la montagne, sinon pour travailler à quelques lieues de là, chez moi ou chez des équivalents, ce qui fait qu'elle a sur le monde de la ville des notions vagues, fantastiques, où la réalité cotoie le merveilleux, grâce à une imagination féconde. Malgré tout son désir de reconstituer ce monde élégant et supérieur qu'elle entrevoit sans bien le comprendre, il y a des lacunes qu'elle cherche à combler en interrogeant:

« Mais, madame, me disait-elle, comment peut-on trouver à se marier dans le grand monde, puisqu'on ne tient pas de foire? »

Cette idée, qu'on ne peut se faire la cour que sur la place de l'Église, entre les corbeilles de beurre et les bestiaux à l'encan; qu'il faut pour s'aimer recevoir ou donner quelques bons coups de poings pendant la danse, ne manque pas de couleur locale, et de fait, ma villageoise est peut-être plus dans le vrai qu'il ne nous semble d'abord.

N'est-ce pas un peu la foire que cette cohue des salons, où l'on se coudoie, où l'on s'écrase entre inconnus, où l'on danse avec ses papiers, où l'on soupe avec qui vous plaît. Le décor change, c'est évident; mais le fond est bien à peu près le même et la conclusion paraît tout

à fait identique, puisqu'elle conduit la jeunesse au pied des autels dans les deux cas : à la ville comme à la campagne.

Voilà un bien long bavardage, depuis que ma plume court sur ce papier ; la nuit, le silence se sont faits autour de moi, j'ai même si bien oublié le monde réel, que je croyais causer avec mon

amie dans ce frais boudoir tout blanc, tout parfumé, tout rempli de ce qui fait cortège à son bonheur. Il est temps de songer que mon feu s'éteint, que ma lampe baisse, et que tu dors depuis longtemps, Yvonne, bercée par de doux rêves, sans trop songer, je le parie, à ta fidèle et dévouée,
C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES.

Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.
M^{me} Swetchine.

Gardons-nous de favoriser l'idée que la moralité puisse se maintenir sans la religion. La

raison et l'expérience s'opposent à la fois à ce que nous espérions que la morale naturelle puisse exercer son influence naturelle, une fois les principes religieux exclus.
Le général Washington.

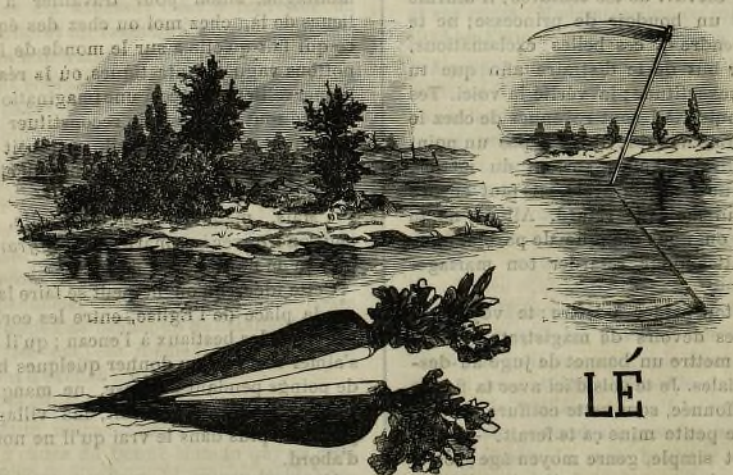
HOMONYME

A celui-ci toujours se greffe chaque membre,
Celui-là se dépouille et s'endort en novembre.
Cet autre, jour par jour et petit à petit,
De dons mystérieux, en secret, se remplit.

CHARADE

En rêvant à Syrinx, le long des vertes haies,
Il modulait ému de suaves accents ;
Et se penchant vers lui, les fleurs avec les baies
Lui jetaient leurs parfums comme un pur flot
[d'encens.

RÉBUS



LE

Explication des Charades de Janvier : Moulin, sapin. — Logogriphe : Bœuf, œuf où l'on trouve feu.

Explication du Rébus : La prudence est la mère de la sûreté.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY